

- III. Entretien avec Jean-Philippe Toussaint
- IV. Mayröcker et les Fleurs médicinales
- V. Le Liban, un caillou mais quelle histoire!

- VI. L'invention de la terreur
- VII. Le dernier roman de Kaouther Adimi
- VIII. Portrait du poète Talal Haydar



Édito

Dérives

Les deux plaies de notre époque : laxisme et terrorisme. Malgré les victoires tardives contre Daech en Syrie et en Irak, les monstres continuent de sévir aux quatre coins du monde. Or leurs crimes abjects alimentent l'islamophobie et mettent tous les musulmans d'Occident dans le box des accusés, desservant ainsi la « cause » même de cet État islamique qui s'érigeait en protecteur de l'Islam. À la barbarie et à la lâcheté s'ajoute l'ânerie.

Ce qui est aussi préoccupant, outre la pandémie terroriste, c'est le laxisme des États qui y sont confrontés. À chaque attentat, on apprend que le criminel « était connu des services de la police », qu'il avait été condamné dix fois avant de passer à l'acte, qu'il s'est radicalisé en prison, qu'il a été arrêté la veille, mais qu'il a été relâché parce que le fonctionnaire était en vacances... On croit rêver. Face à un ennemi aussi sournois et déterminé, la tolérance zéro s'impose.

Et que dire des États-Unis où les armes à feu sont toujours en vente libre et où, malgré la multiplication des fusillades, commanditées par Daech ou pas, dans les universités ou ailleurs, le lobby des cowboys continue de militer pour le droit de disposer d'un arsenal chez soi, à la portée du premier détraqué venu ? Le carnage de Las Vegas doit être le dernier épisode d'un film d'horreur qui a trop duré par la faute de ceux qui offrent l'arme du crime à l'assassin.

Et que dire du Liban, cet éternel bon Samaritain, refuge des déshérités et des infiltrés de la région ? La théorie qui circule actuellement dans certaines ambassades occidentales est qu'il faut sécuriser le retour des réfugiés syriens, car tout retour prématuré pourrait les exposer à des représailles qui les ramèneraient au Liban d'où ils refuseraient alors de repartir. Mais cette théorie ne nous dit pas comment ces mêmes ambassades comptent « sécuriser » ce retour tant que l'État syrien est toujours gouverné par un régime vindicatif sans foi ni loi. Si rien n'est fait pour trouver une solution rapide et radicale en Syrie, le retour des réfugiés sera de facto remis aux calendes grecques. Et l'implantation d'un million de réfugiés ne sera plus un épouvantail, mais une fatalité.

ALEXANDRE NAJJAR

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARES SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.

Coordination générale : HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
Correction : YVONNE MOURANI

Contributeurs : ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI AROU DIB, CAROLE ANDRÉ-DESSORRES, VALÉRIE CACHARD, NADA CHAOUL, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, WILLIAM IRIGOYEN, PERCY KEMP, HENRY LAURENS, YOUSSEF MOUAWAD, JEAN-CLAUDE PERRIER, OLIVER ROHE, JOSYANE SAVIGNEAU.

E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com



Prix Nobel de littérature en 2006, Orhan

Pamuk partage son temps entre Istanbul et New York où il enseigne à l'Université de Columbia. Ses livres sont traduits en soixante langues. La version française de son dernier livre vient de paraître chez Gallimard.

Cette *Chose étrange en moi* est un roman impressionnant, tableau de la vie de ces quarante dernières années à Istanbul, au travers des aventures d'un vendeur de rue, Mevlut Karatas, de sa famille et de ses amis. Un roman tout à la fois épique, foisonnant, qui multiplie les péripéties et les personnages, et profondément mélancolique, ode à un paysage urbain qui porte les traces d'un passé glorieux mais qui se transforme en profondeur à la faveur des démolitions et des reconstructions. Ainsi des pans entiers de la mémoire de la ville et de ses habitants ne sont plus que souvenirs fragiles et menacés par l'oubli. Nous avons eu le privilège d'une rencontre avec Pamuk lors de son passage à Paris. Questions politiques interdites, nous avait-on prévenues. Et pourtant...

Quelle est la genèse de ce roman qui impressionne par sa dimension historique et documentaire autant que par sa trame romanesque et sa construction ? Saviez-vous en le commençant que ce serait une œuvre monumentale ?

Quand j'ai commencé ce roman, je pensais écrire une nouvelle. James Joyce lui aussi pensait écrire une nouvelle lorsqu'il s'est lancé dans *Ulysse*, et le roman fait 900 pages ! Mon projet était de prendre pour héros un vendeur de rue. Je n'ai pas de penchant encyclopédique mais en écrivant, j'ai commencé à me poser des tas de questions : comment cet homme était-il arrivé à Istanbul ? Et pourquoi ? Où vivait-il avant ? Quel était le milieu social dont il était issu ? Comment se procurait-il sa marchandise ? Etc. Toutes ces questions étaient de nature sociologique et anthropologique ; je les ai acceptées et je me suis lancé dans une recherche approfondie pour y répondre, recherche qui a pris une dimension beaucoup plus importante que prévu, qui a duré trois ans et qui m'a conduit à réaliser des dizaines d'entretiens avec des vendeurs de rue, des artisans, des petits commerçants et toutes sortes de personnes qui constituent le tissu social d'Istanbul. Au final, cela a produit un roman à caractère épique, qui couvre quarante ans de vie urbaine et qui raconte Istanbul entre 1970 et 2010.

Vous avez donc travaillé à la fois comme un historien, un sociologue et un romancier. Est-ce votre méthode de travail habituelle ?

J'entreprends toujours beaucoup de recherches pour chacun de mes romans. Pour *Mon Nom est Rouge*, j'ai rencontré de nombreux spécialistes,

Orhan Pamuk : « Le hüziin est le sentiment dominant de ma ville et de ma vie. »



D.R.

J'ai pris quantité de photographies, j'ai lu des dizaines d'ouvrages d'histoire de l'art. Pour *Le Musée de l'innocence*, j'ai visité de nombreux musées dans différents pays et je me suis documenté sur la muséologie. Pour ce roman, l'accent était mis sur l'exode rural, l'urbanisation et la vie quotidienne de tous ceux qui se sont installés à Istanbul à partir des années soixante. Au bout de trois ans, j'avais accumulé des montagnes de données, mais cela ne constituait pas un roman. Il fallait encore que je puisse donner à mon personnage toute son humanité, ce qui a nécessité trois autres années consacrées à l'écriture. Cette expérience m'a permis de mesurer une nouvelle fois à quel point un bon roman est un océan de détails. Pour que Mevlut prenne vie et acquière une personnalité singulière, des milliers de détails sont nécessaires et pour cela, la recherche ne suffit pas. Il fallait encore que je me mette dans ses pas, que je regarde avec ses yeux. Par exemple, j'ai passé des heures à regarder les programmes de télévision qu'il aurait pu regarder (il n'y avait qu'un seul canal à l'époque), mais encore fallait-il que je puisse imaginer ses réactions, alors que c'était un homme modeste et peu éduqué. C'est cela le travail de l'imagination.

« Ni mon tempérament ni mon cœur ne me portent vers la politique. »

Mevlut est donc un homme plutôt pauvre, qui a abandonné ses études au lycée et pourtant, il y a entre vous et lui une proximité palpable. À quoi tient cette proximité ?

Lorsque votre personnage principal est un homme ordinaire, un citoyen moyen, qu'il est normal dirons-nous, vous êtes devant une difficulté majeure, car il est très difficile de rendre ce personnage mémorable, attachant. Mais pour en revenir à notre proximité, je l'ai ressentie après avoir passé tant de temps en sa compagnie et je crois qu'elle tient à deux choses. Tout d'abord, Mevlut me ressemble alors qu'il marche dans Istanbul. Il croise des chiens qui lui font peur, il rentre dans des cimetières peuplés de fantômes, il s'intéresse aux vieux murs de la ville, il lit toutes les affiches et toutes les publicités de quelque nature qu'elles soient, il observe les mouvements des passants et des vendeurs... Mevlut fait preuve d'une imagination romantique et dans ces moments-là, je me sens proche de lui. Par ailleurs, Mevlut n'est pas un habitant d'Istanbul mais quelqu'un qui est arrivé dans la ville de façon récente. Donc au début du roman, il ne manifeste aucune nostalgie. Mais au fil des années, il a fait sienne cette ville, il y a passé quarante ans, il connaît ses ponts, ses mosquées, ses demeures ottomanes, ses immeubles d'habitation, ses ruelles et ses avenues. La ville est pleine de ses souvenirs. Donc

quand commence le processus de démolition, il prend conscience que sa mémoire est en train d'être détruite elle aussi. C'est en ça qu'il me ressemble, dans cette nostalgie qui apparaît vers la fin du roman.

Il y a le titre aussi, cette notion d'étrangeté que vous mettez en avant. N'est-ce pas quelque chose qui parle autant de vous que de lui ?

Ce sentiment d'étrangeté est quelque chose dont j'ai fait l'expérience très tôt dans ma vie. À l'adolescence, durant mon service militaire ou plus tard à l'université, je me suis souvent entendu dire : « Orhan, tu es étrange ! » Plus tard, alors que je lisais le *Prélude* du poète anglais William Wordsworth, je suis tombé sur ces vers – ceux que j'ai mis en exergue – qui parlent de l'étrangeté et du sentiment de non-appartenance. J'ai alors décidé qu'un jour, j'écrirai un roman qui aurait pour titre *Cette chose étrange en moi*, sans savoir qui en serait le contenu. C'était il y a quarante ans. Donc après avoir vécu tant d'années en compagnie de Mevlut, après avoir ressenti cette proximité, cette identification entre nous, j'ai décidé de lui donner ce que je percevais comme mon meilleur titre. Lui comme moi sommes les habitants d'une ville que nous aimons mais à laquelle nous n'appartenons pas vraiment.

Pendant des années, Mevlut a écrit des lettres d'amour destinées à une autre femme. Mais c'est Rayiha qui les a reçues et c'est elle qu'il épouse. À travers cette histoire de déception, voulez-vous dire quelque chose sur l'amour ?

Mevlut est un homme traditionnel, un peu naïf et qui a des idées conservatrices. Dans un pays musulman où hommes et femmes ne peuvent pas se rencontrer de façon simple, ni apprendre à se connaître, l'amour est toujours affaire de sublimation : on aperçoit quelque'un de loin, on en tombe amoureux, on lui écrit des lettres. Il est vrai que Mevlut est le jouet d'une sorte de machination, montée par les hommes de la famille de son aimée, pour lui faire épouser sa sœur qui est moins belle. Mais néanmoins, il construit une relation fondée sur le respect et la compréhension avec Rayiha, tous deux deviennent amis et en outre, ils ont une vie sexuelle épanouie. En cela, Mevlut est atypique : la plupart des hommes turcs rentrent chez eux le soir pour dîner mais ressortent plus tard pour retrouver des amis et jouer aux cartes dans des cafés ou maisons de thé. La popularité du livre auprès du public turc tient en partie à cette relation harmonieuse et douce que Mevlut entretient avec sa femme, à sa gentillesse avec ses filles dont il s'occupe beaucoup, à sa vie familiale réussie.

Vous avez fait le choix d'un récit polyphonique, avec de nombreux

personnages qui parlent tous au « je », à l'exception de Mevlut. Pourquoi cette construction et pourquoi est-il le seul à ne pas parler à la première personne ?

Lorsque j'ai achevé le travail de recherche et que je me suis attelé à la rédaction, j'avais décidé d'écrire dans un style « démodé », de faire un roman dickensien de facture proche des grands romans du XIX^e siècle. Je me souvenais d'une parole de Borges qui souligne que les jeunes romanciers veulent toujours affirmer leur modernité et leur inventivité formelle et écrire des œuvres à caractère expérimental. Je me suis dit que je n'étais plus un « jeune » romancier et que je pouvais choisir une manière classique avec un narrateur omniscient. Néanmoins, à mesure que j'avais écrit, je me sentais mal à l'aise avec cette écriture à la troisième personne. La couleur, l'authenticité, l'humour des personnages, très présents dans les entretiens que j'avais réalisés, s'étaient perdus. J'ai donc décidé de combiner l'usage du monologue pour tous les personnages et la narration à la troisième personne pour Mevlut ; cela insufflait de l'énergie au roman et permettait de conserver la vitalité des paroles singulières de tous les personnages. Cette forme est expérimentale, je ne l'avais jamais utilisée et je crois avoir inventé là quelque chose de novateur.

Le lien à la religion est l'un des fils narratifs du roman. La question de savoir si la boza que vend Mevlut est alcoolisée ou pas revient souvent. On le voit également fréquenter une loge et écouter les enseignements d'un cheikh. Votre intention était-elle d'illustrer la relation à l'Islam dans la société turque de façon nuancée, alors que tant de clichés circulent sur l'Islam ?

Mevlut est un homme religieux, mais il n'est certainement pas un islamiste. Il regrette que l'on fasse de l'Islam un usage politique. Il y a à Istanbul nombre de sectes et de loges, et seule une minorité d'entre elles poursuivent des objectifs politiques. Mevlut est pratiquant, mais c'est aussi un entrepreneur, il veut monter une affaire rentable, gagner de l'argent, il est réaliste, peut-être naïf parfois, un peu opportuniste aussi. Il n'est en aucun cas un fanatique. Fréquenter une loge et écouter les enseignements d'un maître fonctionne pour lui comme la fréquentation d'un psychanalyste pour un américain de Manhattan : ça lui fait du bien. Il ne comprend peut-être pas toutes les nuances des discussions mais il apprécie la dimension humaine des interactions. Un homme éminent l'écoute, respecte ses interrogations et y répond, prend au sérieux ses peurs. Lorsqu'il se sent perdu, cela lui fait du bien. C'est d'un islam ouvert et tolérant dont il est question ici.

Dans votre bel ouvrage sur Istanbul, il y a un chapitre sur la notion de hüziin. Pouvez-vous revenir là-dessus ?

Hüziin, c'est la version turque de la mélancolie, c'est une notion qui exprime l'esprit de la ville d'Istanbul. Ce livre est tout à la fois une

autobiographie qui raconte ma vie entre sept et vingt-deux ans et un essai sur l'esprit de la ville, une tentative de capturer son atmosphère, son alchimie, ce qu'elle communique à travers ses paysages, ses ruines, ses monuments. Dans la mystique soufie, le *hüziin* trouve son origine dans un sentiment de manque dû à notre trop grand éloignement de Dieu. On retrouve quelque chose de proche du *hüziin* dans la culture japonaise, associé à la noblesse de l'échec. Montaigne fait état d'une expérience similaire, avec ce sentiment de mélancolie face aux ruines antiques. L'architecture d'Istanbul, ses palais en ruine, son atmosphère en noir et blanc, tout cela contribue au *hüziin* que l'on ressent inévitablement lorsqu'on y habite ou simplement lorsqu'on s'y promène.

Dans un numéro des *Cabiers de l'Herne* qui vous est consacré, vous dites dans un entretien : « La pire des punitions que le gouvernement turc m'a infligées, ce sont les questions politiques que vous me posez. » Vous ne voulez donc pas répondre à ce type de questions ?

Ni mon tempérament ni mon cœur ne me portent vers la politique. Durant mes années de jeunesse, tous mes amis étaient investis dans l'action politique, ils étaient emprisonnés et torturés, ils critiquaient la vie confortable que je menais et le fait que je passais tant de temps à lire Woolf ou Joyce. Et moi je me sentais terriblement coupable. Quarante ans plus tard, la culpabilité est toujours là. Je ne suis pas un activiste, mais un citoyen digne, responsable et attaché à des valeurs morales. Alors comment rester silencieux quand des milliers de personnes sont emprisonnées de façon arbitraire, quand plus de deux cents journalistes sont détenus pour avoir critiqué le gouvernement ? Mes amis qui sont en prison ne le sont pas en

raison de leurs romans mais de leurs déclarations sur la situation du pays. Lorsque vous appartenez à une région du monde qui traverse une crise grave, il est inévitable que les journalistes vous posent des questions politiques et il serait honteux de ne pas y répondre. S'exprimer là-dessus est un devoir moral. Mais quoi qu'on fasse on se sent coupable, raison de leurs romans mais de leurs déclarations sur la situation du pays. Lorsque vous appartenez à une région du monde qui traverse une crise grave, il est inévitable que les journalistes vous posent des questions politiques et il serait honteux de ne pas y répondre. S'exprimer là-dessus est un devoir moral. Mais quoi qu'on fasse on se sent coupable,

« Hüziin, c'est la version turque de la mélancolie, c'est une notion qui exprime l'esprit de la ville d'Istanbul. »

d'être heureux, la culpabilité est constante, c'est une situation bloquée à laquelle il est impossible d'échapper. Quand j'étais jeune, je réagissais à la culpabilité en travaillant très dur. Aujourd'hui encore, alors que la culpabilité est toujours là, ma réponse est la même. C'est pourquoi je travaille tant ! Je suis un écrivain et écris ce que je fais le mieux. Alors je me noie dans le travail.

Y a-t-il néanmoins des raisons d'espérer ?

L'espoir, il faut le construire.

Propos recueillis par GEORGIA MAKHLOUF

ISTANBUL, SOUVENIRS D'UNE VILLE d'Orhan Pamuk, Gallimard, 2007, 552 p.

CETTE CHOSE ÉTRANGE EN MOI d'Orhan Pamuk, Gallimard, 2017, 688 p.

Le point de vue d'Oliver Robe

L'empreinte

Il peuplent les espaces que nous désertons, les espaces communs, encore soustraits à l'empire de la propriété privée. Ils sont assis seuls ou en bande sous les ponts, dans la pénombre chaude, dans le vacarme, ils se déplacent par deux ou trois le long des grandes routes ou sur les trottoirs que nous abandonnons aux heures de midi, en plein cagnard, ils entourent les structures et les chaussées en travaux, se dirigent en nombre au crépuscule vers les marges les plus pauvres de Beyrouth où, la nuit, ils se confinent ou sont confinés.



© C. Hélier / Gallimard

« La mémoire de leurs corps assujettis est partout dans les fondations, les façades et les volumes que nous occupons. Ils sont dans la pierre. »

Si flâner est une appropriation désinvolte, passagère, de l'espace et du temps urbains, ces hommes-là ne flânent pas. La ville n'est pour eux qu'une voie d'accès pratique, un modeste répertoire de trajets connus, pas une vaste zone de réverie et de déambulation, de fugues et d'accidents heureux. Ils vont mais ne se laissent jamais aller. À aucun moment ils ne

peuvent s'autoriser une pause pour détailler une architecture, s'étonner d'une odeur, lécher une vitrine, engager une conversation, toutes choses qui demandent à se sentir déjà un peu chez soi. Eux marchent seulement. Ils marchent droit devant, plus vite que nous tous, plus vite que les riverains, que les commerçants, les clients et les employés de bureau, ils marchent sans s'épuiser ni se décourager, en direction du tas, du champ, des abattoirs où ils s'acquitteront d'une besogne dont nous autres Libanais, parfois, ne voulons plus, que le Capital en tout cas, dans sa quête existentielle du profit, préférera leur confier plutôt qu'aux ouvriers nationaux qu'il estimera toujours trop chers.

Ces travailleurs syriens venus à Beyrouth à cause de la guerre ou même de plus loin sont si omniprésents dans notre paysage quotidien que nous ne les remarquons plus. Nous les traversons. Quand il nous arrive dans un accès de curiosité ennuyée, de distinguer l'un d'entre eux au hasard, l'image qu'il suscite

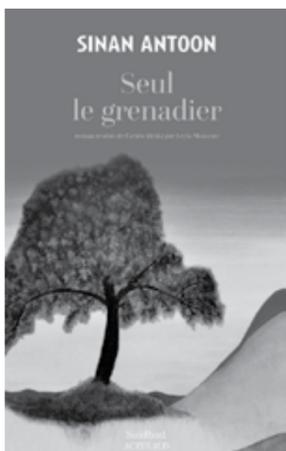
alors en nous est celle, insoutenable, du corps assujetti à mort, conçu pour le labeur ou pour l'attente du labeur, dont notre imagination refuse qu'il puisse servir d'autres nécessités, d'autres élans. La vision chassée enfin de notre regard, nous renvoyons l'écu provisoire à son invisibilité originaire, parmi la masse spectrale des travailleurs syriens. L'Histoire, comme toujours, s'écrira plus tard sans eux, elle s'écrira à leur détriment. Elle retiendra de leur séjour qu'ils furent tous, en bloc, un poids pour leurs hôtes – nul ne peut contester que le pays supporta en effet plus que l'Europe entière –, une menace constante pour leur démographie, leur sécurité, leur économie. Le précédent Palestinien sera grossièrement invoqué. Il sera même dit que les mesures vexatoires, les ratonnades et les couvre-feux dont ils furent spécifiquement l'objet, en tant que Syriens, se justifiaient par les crimes que certains d'entre eux commirent. Ensuite elle voudra les oublier.

Il me plaît à penser que le temps ne parviendra sans doute pas à dissiper le souvenir de ces milliers d'hommes dont l'Histoire fait si peu de cas. Ils se vengeront d'elle depuis leur malheur, par la trace qui sera conservée de leur exil en pays libanais. Ils n'auront besoin ni d'historiens critiques, ni d'archéologues, ni de poètes pour rappeler leur existence aux époques futures. La justice immanente n'aura pas à intervenir pour les réhabiliter. Puisque nous les voulions dissimulés sur tous nos chantiers, oeuvrant sans relâche à nos constructions, collaborant à ce que nous prenons sans doute pour une renaissance, quelque chose de la tragédie syrienne, de l'exode syrien, du labeur syrien passera inévitablement dans chacun des gratte-ciel, des centres commerciaux, des palais et des résidences luxueuses que Beyrouth s'enorgueillit d'élever dans sa stupide furie immobilière. La mémoire de leurs corps assujettis est partout dans les fondations, les façades et les volumes que nous occupons. Ils sont dans la pierre. Nous sommes les monuments de leur passage.

Actualité

Le Prix de la littérature arabe 2017

Créé par la Fondation Lagardère et l'Institut du monde arabe, le Prix de la littérature arabe 2017 a été décerné au romancier irakien Sinan Antoon pour son roman *Seul le grenadier* paru aux éditions Actes Sud. Deux mentions spéciales ont été attribuées par le jury, l'une à la romancière marocaine Yasmine Chami pour son roman *Mourir est un enchantement* (Actes Sud), l'autre au romancier syrien Khaled Khalifa pour son livre *Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville* (Actes Sud/L'Orient des livres). Les prix seront remis aux lauréats le 18 octobre prochain à l'IMA.



L'image du mois



Les Jambes de Martine, 1967 © Henri Cartier-Bresson / Magnum

Henri Cartier-Bresson : le regard et la parole du maître

Si les images du maître de la composition et de l'instant décisif sont bien connues – ici, une lectrice et sa paire de jambes –, il n'en reste pas moins qu'Henri Cartier-Bresson, figure mythique de la photographie (1908 - 2004) s'est souvent exprimé sur son travail. En témoignent ces douze entretiens remarquables réalisés entre 1951 et 1998 avec des interlocuteurs variés : Daniel Masclat, Richard L. Simon, Byron Dobell, Yvonne Baby, Sheila Turner-Seed, Yves Bourde, Alain Desvergnès, Gilles A. Tiberghien, Gilles Mora, Philippe

Boegner et Pierre Assouline. Ses paroles éclairent lumineusement et avec passion une carrière d'esthète au regard vif qui, armé de son Leica, a parcouru le monde comme les moindres recoins de France et de Navarre, s'attachant autant aux petits détails du quotidien qu'aux événements majeurs de son siècle. Élève d'André Lhote, ami des surréalistes, assistant de Jean Renoir, puis photoreporter engagé – il est proche du parti communiste de 1936 à 1946 – et fondateur en 1947, avec Robert Capa, de l'agence de photographie

Magnum, il est considéré comme l'un des artistes majeurs du XX^e siècle et son travail est apparu dans des centaines de publications, de musées et de galeries dans le monde entier. À ses yeux, « la photo, c'est la concentration du regard. C'est l'œil qui guette, qui tourne inlassablement, à l'affût, toujours prêt. La photo est un dessin immédiat. Elle est question et réponse. »

HENRI CARTIER-BRESSON: INTERVIEWS AND CONVERSATIONS, 1951-1998, édité et préfacé par Clément Chéroux et Julie Jones, Aperture, 2017, 128 p.

Actu BD

Spirou au cinéma
En attendant *Les aventures de Spirou et Fantasio* qui sortira au cinéma le 21 février 2018, un autre film tiré de la



fameuse série, intitulé *Le Petit Spirou*, est en salles depuis le 27 septembre avec, entre autres, Natacha Régnier et Pierre Richard. Le roman du film est déjà disponible chez Hachette jeunesse.

•••••
Une anthologie de la BD arabe
Les éditions Actes Sud BD/Sindbad/L'Orient des Livres

publie en novembre prochain la première anthologie de bande dessinée arabe, préfacée, entre autres, par Mathilde Chèvre et Tawfik Hakem. Cette anthologie réunit une trentaine d'histoires signées par différents dessinateurs arabes contemporains et sélectionnées par Thomas Gabison, l'Institut français du Caire et Mohamed Shennawi... Un album « collector » à ne pas manquer!

Bande dessinée

L'œil de troisième homme

UNE SŒUR de Bastien Vivès, Casterman, 2017, 216 p.



Cela faisait quelques années que nous n'avions pas retrouvé Bastien Vivès sur un récit unique, en solo. Quelques années durant lesquelles il avait placé son énergie dans la mise sur rail d'un vaste projet populaire, un manga à la française, *LastMan*, en compagnie de Balak et Mickael Sanlaville. Mais voici que revient le Vivès de *Polina*, celui des histoires intimes, réalistes, et qui n'a pas peur de décortiquer et d'exhiber les sentiments troubles de l'adolescence.

Une Sœur se présente sous une couverture sobre, qui évoque une affiche de cinéma. Antoine et son petit frère Titi sont en vacances avec leurs parents, dans une maison au bord de l'eau. Or voici qu'une amie de la famille vit la douloureuse expérience d'une fausse couche. Solidaires et voulant lui proposer leur réconfort, les parents des deux garçons l'accueillent quelques jours, ainsi que sa fille, Héléne, en fin d'adolescence. Durant cette courte

période, Héléne vit, s'endort et se réveille dans la chambre des deux garçons.

Une Sœur est une histoire sur les âges. Ou plus précisément sur ces différences d'âges, légères, mais qui, en adolescence, changent pourtant toute la donne. C'est d'abord le lien d'un frère de treize ans, Antoine, à la porte des années de tous les bouleversements, avec son petit frère, Titi, encore blotti dans la bulle de l'enfance. Mais c'est surtout le lien entre le même Antoine et, de trois ans son aînée, Héléne.

Le plus touchant peut-être, dans ce récit, est la manière dont chaque personnage est à la fois tiré vers la caresse rassurante de l'âge inférieur et poussé vers le trouble et les frissons de l'âge qui suit. Quand Titi n'a de cesse de rappeler Antoine vers l'enfance, Héléne le pousse vers le monde bouleversant de la seconde partie de l'adolescence. Tous deux sont en découverte d'une sexualité naissante. Une découverte faite de tentations, de gestes qui deviennent plus osés par saccades plutôt que

de manière douce et progressive, et rendent les corps comme des silex, prêt à s'enflammer au moindre toucher. Héléne, du haut de ses seize ans, est des deux celle qui prend les initiatives.

Bastien Vivès évite l'écueil d'une histoire qui n'irait que dans un sens. Ce tiraillement, vers l'enfance dans une page, vers l'âge adulte dans la suivante, est au cœur du récit. Héléne en particulier, malgré le rôle d'initiatrice qu'elle se donne, est un personnage qui subit des courants contraires. Si prompt à se laisser entraîner dans les mouvements de groupe des jeunes de son âge, elle revient pourtant sans cesse à Antoine, comme rassurée par ce qu'il porte en lui d'innocence, de laquelle elle s'écarte pour sa part inexorablement.

Le trait de Bastien Vivès, tout en fluidité et usant à l'extrême de déliés délicats et de pleins audacieux, se prête fort bien à la représentation des corps et à leur sensualité. Si bien que le trouble que les personnages ressentent, à la découverte l'un de l'autre, n'ont pas besoin d'un surplus de mots.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Charif Majdalani	L'EMPEREUR À PIED	Seuil
2 Kamel Daoud	ZABOR OU LES PSAUMES	Actes Sud
3 Amélie Nothomb	FRAPPE-TOI LE CŒUR	Albin Michel
4 David Lagerkrantz	MILLENNIUM 5 : LA FILLE QUI RENDAIT COUP À COUP	Actes Sud
5 Orhan Pamuk	CETTE CHOSE ÉTRANGE EN MOI	Gallimard
6 Éric-E. Schmitt	LA VENGEANCE DU PARDON	Albin Michel
7 Véronique Olmi	BAKHITA	Albin Michel
8 Alice Zeniter	L'ART DE PERDRE	Flammarion
9 Sorj Chalandon	LE JOUR D'AVANT	Grasset
10 Gaël Faye	PETIT PAYS	Le Livre de Poche

Agenda

Le Salon du livre francophone de Beyrouth



Le Salon du livre francophone de Beyrouth se tiendra du 4 au 12 novembre 2017. Parmi les invités : Leila Slimani (Prix Goncourt 2016), Éric-Emmanuel Schmitt, Rabih Alameddine (prix Femina 2016), Henry Laurens, Daniel Rondeau, Pierre Adrian, Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Jabbour Douaihy, Youssef Mouawad, Fawwaz Traboulsi, Bachir el-Khoury, Gilbert Achcar, Jean-Pierre Perrin, Farouk Mardam Bey et bien d'autres écrivains et illustrateurs libanais et français. Plusieurs prix y seront décernés, notamment le prix Phénix de littérature, le prix Goncourt/Le choix de l'Orient et le prix Zyriab et de nombreuses manifestations autour du théâtre y seront organisées. Cette 24^e édition du Salon sera dédiée à Samir Frangié et un hommage lui sera rendu le 4 novembre. L'Ordre des avocats de Beyrouth y participera pour la 3^e fois à travers un stand célébrant les 75 ans du Code de commerce libanais et une conférence du professeur Philippe Merle.

•••••
Stanley Weber lit Alexandre Najjar



STANLEY WEBER © Ben Danchev



NICOLAS CHEVEREAU © Cyprien Leym

En marge du Salon du livre francophone de Beyrouth, le comédien Stanley Weber lira des extraits des œuvres d'Alexandre Najjar le 7 novembre 2017 à 20 h à l'auditorium Émile Bustani de l'hôtel Al-Bustan à Beit-Méry. Il sera accompagné au piano par Nicolas Chevereau, compositeur de la musique des *Six Chants d'amour* de Najjar. Entrée gratuite sur réservation. (Tél: 04-870400).

•••••
Le prix Nobel de littérature 2017

Le Prix Nobel de littérature sera décerné à la mi-octobre. Qui remplacera Bob Dylan dont la nomination avait provoqué une vaste polémique l'an dernier ? Parmi les favoris : le Syro-libanais Adonis, le Japonais Haruki Murakami, les Américains Don DeLillo, Philip Roth et Joyce Carol Oates (sachant que les États-Unis n'ont plus été primés depuis 1993), le Kenyan Ngugi wa Thiong'o, le Norvégien Jon Fosse ou l'Israélien David Grossman.

Francophonie

Le prix des Cinq continents de la francophonie 2017

Le 16^e prix des Cinq continents de la francophonie sera décerné le 11 octobre sur le Pavillon d'honneur « Francfort en français » dans le cadre de la Foire internationale du livre de Francfort. Dix ouvrages écrits par des romanciers francophones sont encore en lice.

L'écrivain belge Jean-Philippe Toussaint signe un essai à triple entrée qui s'achève sur l'adaptation cinématographique d'un épisode clef de son œuvre littéraire. Avec, en toile de fond, un pays qui l'envoûte et devient le réceptacle d'un questionnement artistique : la Chine. Rencontre à Paris.

Jean-Philippe Toussaint dans le bain de l'imprévu

(2002), *Fuir* (2005), *La Vérité sur Marie* (2009) et de *Nue* (2013). L'auteur, stimulé par la difficulté de l'exercice, s'est mis en tête de consacrer un court métrage à cet épisode devenu culte. Une lubie ? Non, puisque Jean-Philippe Toussaint est aussi un grand amateur d'images comme le rappelle son site internet (www.jptoussaint.com).

Made in China est donc cela. Entre autre chose. Car l'écrivain belge ne serait pas ce qu'il est si son propos ne laissait percevoir une, voire plusieurs questions philosophiques qui l'animent et qu'il prend soin de nous livrer dans l'entretien qui suit.

Comment présenter ce nouvel opus ?

C'est un livre qui en contient trois. On en a donc pour son argent ! Il y a tout d'abord une chronique sur la préparation d'un tournage de film en Chine. Il y a aussi le portrait de Chen Tong qui est une personnalité multiple : il est à la fois mon éditeur chinois, commissaire d'exposition, professeur aux Beaux-Arts de Canton et libraire. Il y a enfin une réflexion sur la place du hasard dans la création artistique, dans le prolongement de *L'Urgence et la patience*.

« Il faut être ouvert, être prêt à accueillir le hasard dans son œuvre. Au lieu d'être perturbé par les accidents de la vie, ouvrons-leur les bras. »

Le « premier livre » pourrait même être qualifié – en français – de « making-of littéraire sur l'adaptation cinématographique » d'une partie de votre œuvre...

D'un passage particulier en fait, l'épisode de la robe en miel qui a été très remarqué par les lecteurs et la presse. Il avait la réputation d'être inadaptable au cinéma. C'est vrai que, sur le papier, c'était assez compliqué à imaginer, une robe en miel. C'était peut-être un grand moment de lecture mais, assez vite, je me suis demandé comment faire. Me disant que c'était impossible, j'ai eu envie de relever le défi. C'était à un moment où je venais d'achever le cycle des quatre livres consacrés à Marie. J'étais un peu désœuvré. Je savais que j'allais continuer à écrire mais je n'étais pas prêt à recommencer tout de suite. Le seul endroit où je pouvais réaliser ce film c'était en Chine, parce



© Laura de Clippelle

que je savais que Chen Tong serait prêt à m'accueillir. Nous avons tourné au dix-neuvième étage du Times Museum, qui dispose d'une magnifique vue sur la ville, avec cette femme mannequin trouvée après un casting où nous avons rencontré des jeunes femmes russes et ukrainiennes toutes plus improbables les unes que les autres.

Vous auriez pu choisir Pékin pour sa démesure. Or vous optez pour Guangzhou. Est-ce que vous avez cherché à privilégier un arrière-plan chinois ?

C'est une remarque qu'aurait pu faire Chen Tong. Il se trouve que mon éditeur chinois, qui est aussi celui de Beckett et de Robbe-Grillet entre autres, deux écrivains de Minuit comme moi, vit à Guangzhou. Ce n'est donc pas moi qui ai décidé de faire ça là-bas. C'est le hasard, encore et toujours.

« Le sujet de mon livre, écrivez-vous, c'est la disponibilité au hasard. » Ça aurait pu être le titre du livre ?

Vous ne croyez pas si bien dire. Longtemps j'avais en tête « *Chen Tong, une variation sur le hasard* ». En tout cas, c'est le cœur de la réflexion théorique qui est, pourrait-on dire, camouflée. J'ai cherché à éviter toute démonstration. J'ai essayé de faire passer cette notion dans quelque chose d'amusant. Presque comme si je racontais à un ami mes aventures en Chine. Mais oui, en arrière-plan, pour reprendre vos mots, il y a cette interrogation sur la place du hasard. Il faut savoir l'accueillir.

La Chine, plus que d'autres pays, incarnerait-elle pour un Occidental cette disponibilité au hasard ?

Je suis allé une dizaine de fois là-bas depuis les années 2000. Je m'intéresse à la philosophie de la Chine, à sa pensée, à sa langue. L'idée de but, d'objectif, de visée n'est pas aussi nette en Chine que chez nous. Quand les Occidentaux arrivent dans un endroit, ils savent tout de suite ce qu'ils veulent. En Chine, on observe d'avantage la situation pour, ensuite, pouvoir en tirer profit.

Cela signifie-t-il pour vous exploiter artistiquement un chemin de traverse ?

Exactement. J'ai voulu signifier dans ce livre que je me sens très proche de cette conception artistique. Les écrivains aussi savent trop souvent où ils veulent aller. Être prêt à accueillir ce qui peut survenir c'est, pour moi, une grande qualité.

« C'est ce qui nous échappe qui est le plus intéressant », écrivez-vous. Cette phrase pourrait-elle constituer en soi le fil rouge de votre œuvre littéraire ?

Absolument. Nous voulons toujours tout contrôler. Mais en même temps il y a des choses qui nous échappent totalement. Qui sait si ce ne sont pas les plus intéressantes ? Moi aussi j'ai très envie de dompter l'imprévu. Mais c'est impossible ! D'où la conclusion que je propose : il faut être ouvert, être prêt à accueillir le hasard dans son œuvre. Au lieu d'être perturbé par les accidents de la vie, ouvrons-leur les bras. En faisant cela, on n'en est pas moins créateur.

Une réalisatrice américaine, Sofia Coppola, en a d'ailleurs fait le moteur de son film *Lost in translation*. Il y a un peu de cela dans votre

livre. À la différence près que, avec vous, nous sommes en Chine et pas au Japon...

Nous sommes théoriquement en Chine. J'insiste là-dessus parce que, en plein milieu d'un passage consacré à ce pays, je fais tout à coup surgir un bruit de moteur. Or celui-ci ne vient pas d'une rue de Guangzhou mais de l'endroit où j'écrivais en Corse. Voilà deux univers qui se télescopent. L'extérieur, soudainement, rentre dans la fiction que je suis en train d'écrire.

Le choix de ce dernier mot est étonnant. Jusqu'ici vous aviez qualifié ce livre d'essai et non de roman. Qu'aurait-il fallu pour que celui-ci rentre dans cette catégorie ?

Il aurait d'abord fallu qu'Irène Lindon, mon éditrice chez Minuit, le décide ! Si elle avait voulu le faire, cela ne m'aurait nullement dérangé. Je suis effectivement parti d'éléments réels que j'ai traités comme un romancier. J'ai utilisé tous les outils du romancier. À l'arrivée, cela fait quelque chose qui n'est ni une autofiction, ni une biographie, ni un journal. Je transforme les êtres réels en personnages de roman. Je ne suis pas le premier, loin de là, à le faire. Pensons à Proust par exemple, un écrivain que j'aime beaucoup. Chez lui, les personnages de fiction ont une réalité plus grande que leur modèle. Avec Chen Tong, c'est exactement pareil. Sous ma plume il devient un personnage littéraire, fait de mots.

Certains de vos personnages sont romanesques par leurs fonctions mêmes. C'est le cas de Chen Tong. D'autres le sont par leur simple patronyme. Exemple : *Bénédicte Petitbon*.

C'est un bon exemple. Son nom réel, croyez-moi, est bien plus... carabiné. En transformant son véritable patronyme, j'installe la fiction. « Chez moi », en littérature, je fais ce que je veux. Je le signifie assez souvent dans le livre.

À la fin il y a un lien internet vers la séquence filmée sur les préparatifs du tournage. L'écrit renvoie donc à l'image qui renvoie elle-même au livre. Est-ce à dire que le monde de Jean-Philippe Toussaint tourne sur lui-même ?

On peut dire ça. Le littéraire a commencé. Puis est arrivé le cinéma. Ensuite il y a eu de nouveau un livre. J'ai écrit cet essai après avoir réalisé le film. C'est une toupie, oui. J'ai toujours aimé revenir sur ce que j'avais fait. On peut dire que j'ai tourné l'épisode de la robe en miel dans tous les sens. Je l'ai inventé, je l'ai adapté. Et j'ai raconté les coulisses de son tournage. J'aime qu'il y ait une idée forte à la fin de mes livres. Ici, j'ai voulu terminer le livre par un film. C'est inédit. L'image s'emboîte dans l'écrit par l'intermédiaire d'un lien, qui permet de visionner le film sur son ordinateur. Dans la version numérique il se fait naturellement, la musique du générique se déclenche automatiquement dans les dernières lignes du livre.

Du coup, où se situe la fin du livre : est-ce sa dernière page ou bien le générique de fin du film qui clôt l'ensemble ?

La fin est ouverte. Il y a là une réflexion contemporaine sur la façon dont un film peut s'emboîter dans un livre. Cette question est inédite. Peu d'écrivains peuvent faire cela d'ailleurs puisque, après, il faut réaliser un film ! J'insiste sur le fait que celui-ci ne dure que 7 minutes.

À quand d'ailleurs, un long métrage avec des bouts de films, chapitrés comme un livre ?

Tout est ouvert. En réalité, j'ai toujours regretté que le livre soit une boîte fermée sur l'extérieur. Dans cet essai, il y a deux moments où le monde extérieur « s'invite » dans le livre : quand retentit le bruit d'un moteur de moto et quand – on vient d'en parler – la boîte du livre s'ouvre sur un nouveau support, en l'occurrence un film. Techniquement c'est compliqué. Même les liseuses numériques ne sont absolument pas adaptées à la vidéo. L'image, c'est l'apanage des tablettes, des ordinateurs, des téléphones portables. La lecture idéale de *Made in China* doit donc se faire sur l'un de ces supports.

« Ici, j'ai voulu terminer le livre par un film. C'est inédit. »

Il s'agit en clair « d'aérer » le livre... J'essaie en tout cas. Faire entrer de l'air mais aussi de l'eau et tant d'autres choses. Ce mélange entre les deux mondes m'intéresse. Lui seul peut donner de la respiration à un livre.

Propos recueillis par WILLIAM IRIGOYEN

MADE IN CHINA de Jean-Philippe Toussaint, Minuit, 2017, 187 p.

Dictionnaire

Une toile d'araignée captivante et épanouissante

DICTIONNAIRE NIETZSCHE, sous la direction de Dorian Astor, Robert Laffont, 2017, 992 p.

On ne se lasse pas de lire dans ce dictionnaire sérieux, à peine a-t-on terminé un article qu'une entrée, inattendue ou alléchante, vous accroche. Nietzsche y est certes pour l'essentiel, mais les approches, aussi enrichissantes que rigoureuses et bien conduites, sont là pour compléter vos connaissances ou les améliorer, pour corriger bien des idées reçues, pour approfondir une bonne part des questions, sinon toutes, et surtout pour déplier l'homme, le philosophe, l'écrivain... en ses multiples sinuosités ouvrant toujours sur lui et à partir de lui de généreuses perspectives. Disons-le d'emblée : l'ouvrage a retenu les leçons du penser et a réussi à les illustrer, les prolonger, les lui retourner.

Ce dictionnaire de près de mille pages regroupe plus de quatre cents entrées rédigées par plus de trente auteurs « parmi les meilleurs spécialistes internationaux des études nietzschéennes », des Français surtout, mais aussi des Italiens, des Allemands, des Britanniques, des Brésiliens, des Canadiens... De style et d'horizons différents, aucun ne semble manquer de ce que l'auteur d'*Ecce Homo* appelle « cet

art du filigrane » et « ce doigté pour les nuances ». Les entrées sont diverses. On y trouve tous les livres de Nietzsche restitués dans leurs contextes, comparés et pertinemment saisis. On n'ose nommer compléments, en raison de leur importance, les articles sur les *Nachlass*, fragments posthumes formés de carnets et feuilles éparses couvrant une période allant de l'enfance à l'effondrement mental (janvier 1889) et non intégrés dans les précédents, journal intime et laboratoire d'une vie intellectuelle en fermentation permanente avec ses rythmes, ses rencontres, ses ruptures ; ceux sur l'histoire éditoriale mouvementée des œuvres depuis celle de 1892-1913 « tronquée et falsifiée » par sa sœur Elisabeth Förster-Nietzsche, en particulier le volume intitulé *La Volonté de puissance* (1901), jusqu'à celle qui se poursuit de Colli et Montinari (après leur disparition), enrichie de plus de 1500 pages de fragments inédits, et qui a résolu de façon définitive le problème de la compilation arbitraire et systématique l'œuvre à partir d'un des innombrables plans esquissés par le philosophe, en remplaçant les textes dans leur ordre chronologique et contextuel ; ceux sur sa Bibliothèque (20 000 pages annotées ou soulignées).

À côté des œuvres, on trouvera parmi les noms communs, les concepts



D.R.

nietzschéens majeurs (VP, Eternel retour, Nihilisme, Surhumain, Dernier homme, Dieu est mort, Généalogie, Tragique, Valeur...), ceux plus traditionnels de la philosophie (Concept, Causalité, Erreur, Liberté...) de l'histoire et de la politique (Révolution française, Libéralisme, Socialisme), de la psychologie (Mémoire et oubli, Pulsion, Pudeur, Joie...), des sciences, de l'esthétique (Musique, Style, Danse), du droit, de la vie quotidienne, des métaphores... « Il n'est aucun mot du langage employé par Nietzsche dont il ne se soit emparé pour lui conférer un sens singulier ou l'inscrire dans une constellation inédite ».

« Il n'est aucun mot du langage employé par Nietzsche dont il ne se soit emparé pour lui conférer un sens singulier ou l'inscrire dans une constellation inédite. »

les philosophes (des présocratiques à Hegel en passant par Spinoza, Leibnitz, Kant – a-t-il lu une de ses œuvres ? ! –, Emerson), législateurs religieux (Moïse, Paul de Tarse, Luther), artistes (Tragiques grecs, Pindare, Bach, Mozart, Beethoven, Hölderlin, Stendhal, Baudelaire...), politiques (Frédéric II, Napoléon, Bismarck)... cela pour ne pas mentionner les figures, mythiques ou réelles, qui jouent un rôle capital et permanent dans sa pensée, positif ou négatif, ou se renversant et que Deleuze a appelés des « personnages conceptuels » : Wagner, Schopenhauer, Socrate, Jésus, Voltaire, Goethe, Dionysos, Ariane, Carmen... Aux précédents, le *Dictionnaire* a voulu adjoindre la postériorité de Nietzsche, ceux qui lui ont consacré les ouvrages les

plus importants (Heidegger, Fink, Deleuze, Granier...), ceux dont l'œuvre dialogue peu ou prou, avec la sienne (Bergson, Psychanalyse, Lukács, Jaspers, W. Benjamin, École de Francfort, Foucault, Derrida...) Cette séparation n'est évidemment pas hermétique : l'article Heidegger (signé F. de Salies) montre que ce dernier s'approprie Nietzsche avant d'affirmer avoir été « fichu en l'air » par lui : « Véritables frères ennemis de la philosophie, ils partagent un antiplatonisme et un athéisme férocés, sont tous deux critiques de cette modernité tout enorgueillie d'elle-même à laquelle ils entendent opposer une manière de penser autrement (...) »

On trouve aussi, dans la catégorie des noms propres, des « lieux conceptuels » : Gènes, Turin, Sils-Maria, Nice, Bayreuth, Venise... Avec d'autres entrées comme Musique de Nietzsche, Poésie... ou celles consacrées à Lou, Paul Rée, Overbeck, Cosima... nous approchons mieux l'intimité de l'individu et décryptons sensuellement son itinéraire intellectuel.

Enumérer les précisions, révisions, liens, nuances, qu'un lecteur familier de l'œuvre de Nietzsche tire de ce *Dictionnaire* plaiderait déjà pour sa nécessité et continuelle consultation. Son principal apport

demeure ailleurs. Il est dans la délicatesse à l'élaboration d'une « toile d'araignée », métaphore chère (avec le « labyrinthe »), pour caractériser la connaissance chez Nietzsche. Elle est capable tout à la fois de refuser « la volonté de système (qui) est un manque d'intégrité », et de retenir la rigueur, « la prudence, la patience, la finesse ». Abandonner la vérité pour l'interprétation, tout en défendant le perspectivisme contre le subjectivisme, le relativisme, la facilité, l'immoralisme brutal, est une gageure rendue seulement possible par l'attachement à des principes philosophiques et philologiques. « Nietzsche ne prétend pas révéler "l'essence" de la réalité, ni dévoiler la "vérité" à son sujet... elle est la construction philologique d'une lecture non pas la seule possible, mais peut-être la plus rigoureuse et la plus probe dont la pertinence est soumise à un ensemble de contre-épreuves et de vérifications à mener. » (P. Wotling)

Les parcours du *Dictionnaire*, intense et rigoureux, demeurent d'un indéniable entrain. La conception du philosophe « médecin de la culture », soucieux de favoriser l'épanouissement et l'intensification de la vie humaine, n'y est certainement pas étrangère.

FARÈS SASSINE

À l'ombre de Hölderlin, Mayröcker esquisse une écriture somptueuse où le réalisme extrême – vieillesse et solitude au quotidien – coexiste avec un naturalisme romantique.

SCARDANELLI de Friederike Mayröcker, traduit de l'allemand (Autriche) par Lucie Taïeb, *Atelier de l'agneau/Transfert*, 2017, 80 p.

En 2008, lorsqu'elle écrit les poèmes qui composent *Scardanelli*, Friederike Mayröcker a 84 ans. Elle parcourt ses souvenirs avec pour confidents Hölderlin et son œuvre, dans leur affinité avec la nature. Hölderlin a eu de nombreux pseudonymes : Salvator Rosa, Monsieur Rosetti, ou encore Scardanelli. C'est ce dernier que Mayröcker adopte pour attester de la présence fondamentale de Hölderlin, ou Höld, dans son univers.

Comment vivre seule le quotidien et le deuil avec la poésie, le poids de l'âge et les montagnes de souvenirs ? C'est véritablement dans le dialogue, voire la sororité affective, littéraire et lexicale avec Hölderlin et avec certains de ses propres poèmes à elle que la poète consigne ses pensées en un journal

Mayröcker et les Fleurs médicinales

poétique du quotidien – nombre de poèmes sont datés et dédiés aux proches, vivants ou disparus. Renvois et citations de Hölderlin ourlent les vers et posent la fulgurance de menus événements : rencontre, coup de fil, goutte d'eau sur la fenêtre, miroitement du lac, bourgeonnement de fleur, changement de teinte à l'horizon.

Les sensations sont d'une acuité extrême, comme de micro-jaillissements qui façonnent la texture du réel. La construction du poème s'en trouve retravaillée. La syntaxe poétique est si surprenante dans ses rythmes, sa juxtaposition des mots, ses libertés dans l'emploi des verbes et des noms, qu'elle apparaît vraiment nouvelle et novatrice, du moins lorsque lue en français.

« Ce chariot à ridelles ce sanglot ces 70 ans après/ remonter avec mère la rue du village, remonter (à l'époque à D.) la croix du timon dans les mains ah sais-tu/encore la poussière ocre de la rue sur mes pieds/ (mus) (...) quelqu'un, 1 rêve, me vallonne comme neige ou cygne, 1 FASTE les/primevères mouvantes au-dessus de l'eaul mystification d'une vie 80 été/ adorables ah sais-tu encore les fraises/ dans les parterres (couronnés de pierres) dans le grand jardin la joubarbe les lys blancs l'hibiscus dans les nuages dans les frondaisons odorantes vu la MADONNE où pointaient les violettes cachées/ (mais ils se disloquent mes os...) »



© Reinhard Ohmer

Confrontée à l'absence des aimés, ce sont les souvenirs évoquant harmonie et bonheur de la petite enfance de la poète, ainsi que son amour de la nature et des fleurs qui viennent occuper le présent et son vide, bien plus que dans ses recueils précédents.

Paysages, êtres chéris, et ressentis affectifs et physiologiques sont étroitement intriqués dans le poème. Comme le souligne la traductrice du recueil qui réussit une transcription remarquable de la verve complexe de Mayröcker, sa poésie suit

un mouvement à travers tout le recueil, lequel « partant de poèmes brefs et sobres (culmine) en un flot poétique ».

Docilité inévitable de l'humain, agneau paissant dans les paisibles champs avant le passage de la faucheuse, les poèmes dans *Scardanelli* portent tant et tant de menues apocalypses face au mystère. Mayröcker écrit son amour pour la vie, la nature, l'existence. Elle laisse transmuier une vaste et obstinée tristesse dans « la peur de ne plus pouvoir écrire et de devoir mourir ». Autant de larmes, et chaque larme qui tombe est tempête pour Mayröcker qui compose sans mièvrerie ou pathos.

« Ne pose qu'1 seule fleur sur ma tombe fraîche pas/ de couronne pas de petite main de sapin tête de palmier n'adresse aucun salut vers ce pays étranger où jamais ne voutlus entrer. Ne viens pas/ visiter ma tombe cela ne m'aide pas je suis déjà/ morte. Je suis si triste désormais et j'ai peur del quitter ce monde que j'ai tant aimé avec ses bourgeons/ buissons arbres lunes et ses merveilleuses créatures/ nocturnes. Ma vie fut trop courte pour mon rêve de vie »

Face à la mort qui s'approche, les sens rivés à la vivacité et la renaissance perpétuelles de la nature, Mayröcker livre une poésie qui est jouissance et violence. À bientôt 93 ans aujourd'hui, écrivant encore, Mayröcker travaille son cocon végétal avant la dernière métamorphose. Une noirceur triste et fatale s'épanouit dans *Scardanelli* dans le parfum doux mélangé de violettes, hépatiques, lilas, pivoines, glycines, clématites, myosotis, digitales, orties, muguet et de mille fleurs « qui pointent ».

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

de KATIA-SOFIA HAKIM

Katia-Sofia Hakim est née en France. Fille de deux sommités musicales, Naji Hakim et



Mari-Bernadette Dufourcet, elle est elle-même musicienne et musicologue. La poésie, dont elle pense qu'elle est « la cousine germaine de la musique », constitue pour la jeune femme une échappée vers un monde imagé. Ses poèmes sont publiés dans la revue *Place de la Sorbonne*, dont elle est également membre du comité de rédaction.

Messagers rougeoyants de la fuite, À qui sont ces plumes sur le chemin ? J'ai cru voir du sang de fumée s'échapper.

Messagers rougeoyants de la fuite, Qui mange ce nuage ? Qui brise les bouteilles de la mer ? Il y a comme une odeur mouillée de pierre qui tombe.

Creuse donc, belle blessée joyeuse, Creuse dans les griffures du paysage rouillé !

Place de la Sorbonne, n°7, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (PUPS), 2017.

(Sans Objet)

Un écran de mots, miroir dénué de sens.

S. aime S.

Deux lacets se croisent à l'interférence de chemins ;

deux lettres courbées qu'on sonne en silence.

S., ô, S. !

Appel au secours. Appel sans retour.

Pour qui sont ses tocans, sonneries et klaxons ?

S. aime S.

Un écran de mots, miroir dénué de sens.

Place de la Sorbonne, n°7, Presses de l'Université Paris-Sorbonne (PUPS), 2017.

Zaatar

Poudre des cèdres, le pain déchiré t'enveloppe de beauté. Le pied est baigné de rameaux. Le sésame s'ouvre à mes lèvres. Le thym brille à la chaleur d'une man'ouché, lézard sur le brun d'un carrelage.

Il est tard. L'olive est vierge. L'assiette est creuse. Ta maison dort. Elles attirent le rouge sombre d'une balade en summaq.

Agenda culturel, 15 mai 2017.

Murmures de pleines lunes. Grain de beauté sablonneuse. Gammes ascend

Poème inédit

Mon ventre. Nombri du vide. Voute céleste qui s'écroule en un tremblement de chair.

Poème inédit

ALEXANDRE NAJJAR

Biographie

Charles Baudelaire, dandy paradoxal

BAUDELAIRE de Marie-Christine Natta, Perrin, 2017, 550 p.

On croyait tout savoir sur Baudelaire depuis l'excellente biographie de Claude Pichois et Jean Ziegler parue chez Julliard en 1987. Or, la vie du poète est si dense qu'elle continue de susciter articles, études et ouvrages. Grande spécialiste du XIX^e siècle, Marie-Christine Natta a relevé le défi de consacrer une nouvelle biographie à l'auteur des *Fleurs du mal* sans tomber dans le piège des redites. Certes, son livre retrace le parcours connu de Baudelaire, depuis sa naissance le 9 avril 1821 jusqu'à sa mort en Belgique le 31 août 1867, mais il se démarque des ouvrages précédents par sa description minutieuse du milieu dans lequel évoluait le poète en insistant sur ses rapports plus ou moins tumultueux avec son entourage : sa mère, Caroline ; son beau-père, le général Aupick, qui ne fut pas du tout un parâtre, contrairement aux idées reçues ; son éditeur, Poulet-Malassis ; « l'impératrice »

Mme Sabatier ; son notaire, Ancelle ; le peintre Delacroix ; ses amis Alexandre Privat d'Anglemont et Philoxène Boyer ; les écrivains Hugo, Asselineau ou Barbey d'Aureville... Ayant soutenu une thèse sur le dandysme chez ce dernier et publié un essai sur le sujet (*La Grandeur sans convictions*), Marie-Christine Natta ne pouvait que se pencher sur le dandysme chez Baudelaire : « C'est dans la figure du dandy que s'unissent dès l'enfance deux traits essentiels de sa personne et de sa pensée : la recherche obsessionnelle de l'originalité et la volonté de s'opposer », écrit-elle à cet égard. À la manière de Lord Byron, autre dandy célèbre, qui proclamait : « I love opposition », il s'opposa en effet à son siècle dont il méprisait les valeurs et les idées.

Tout en insistant sur la spiritualité et l'humour de Baudelaire, l'auteur souligne la pluralité de son talent : poète en vers et en prose,



D.R.

critique littéraire, critique d'art, traducteur d'Edgar Allan Poe... Dans un style fluide (on est loin du langage abscons de certains travaux universitaires !), émaillé

d'interrogations qui attisent la curiosité du lecteur et de références qui enrichissent le texte sans l'alourdir, elle arrive ainsi à broser un portrait saisissant de cet écrivain tourmenté et instable (il changea trente-trois fois d'adresse en vingt-cinq ans pour fuir ses créanciers ou la belle mulâtresse Jeanne Duval, et se fuir lui-même : son nomadisme était « une manifestation de son spleen, celui d'un homme qui voudrait aller "n'importe où hors du monde" ») qui fut confronté à l'indigence, aux excès des « paradis artificiels », à des « crises morales » aiguës, à la maladie, à l'incompréhension de ses proches, à « l'affaiblissement de sa volonté » qui l'empêcha de réaliser ses rêves (diriger un théâtre et entrer à l'Académie française), aux attaques d'une partie des critiques de son temps, ou encore à la persécution du sinistre censeur Ernest Pinard, qui, en 1857, chercha à le faire condamner à cause

de « cette fièvre malsaine qui porte à tout peindre, à tout décrire, à tout dire, comme si le délit d'offense à la morale publique était abrogé, et comme si cette morale n'existait pas »...

Le lecteur pourra déplorer l'absence de cahier iconographique ou regretter que le contenu des œuvres de Baudelaire n'ait pas été analysé davantage, mais il ne pourra fermer ce livre remarquable sans se sentir habité par le poète, animé par une profonde sympathie pour ce génie « damné » qui concilia rigueur et audace, tradition et modernité, fougue et patience. « De cette alliance harmonieuse et féconde, conclut Marie-Christine Natta, jaillit le charme inépuisable d'une œuvre qui a ouvert la voie aux symbolistes, aux surréalistes et à la foule infinie de tous les modernes. »

ALEXANDRE NAJJAR

Roman

Les aventuriers français au Canada, loin de leur roi

FLEUR DE LYS, FEUILLE D'ÉRABLE de Karim Tabet, éditions Persée, 2017, 273 p.

« Les croisés, devenus jardiniers, se sont évanouis en cette postérité casanière où ne subsiste plus aucune trace de nomadisme. Mais l'Histoire est nostalgique de l'espace et horreur du chez soi, rêve vagabond et besoin de mourir au loin, mais l'Histoire est précisément ce que nous ne voyons plus alentour. »

Ainsi parlait Cioran. Si vous avez une âme casanière et des souhaits de jardinage, ne prenez pas la peine d'ouvrir *Fleur de lys, feuille d'érable*, le dernier livre de Karim Tabet. Si par contre vous êtes habitué par un désir d'horizons lointains, si vous ne rechignez pas à la prise de risque et si le saut dans l'inconnu ne vous fait point peur, vous y trouverez amplement de quoi vous satisfaire.

Fleur de lys, feuille d'érable est tout à la fois un livre d'histoire et un roman d'aventure. Tabet y aura d'ailleurs réussi la gageure de dépasser la distinction qu'on fait d'ordinaire entre l'écriture dite scientifique d'une part, et la fiction de l'autre, démontrant ainsi, si besoin était, que dès lors que l'on écrit, c'est toujours de la fiction que l'on produit.

Ne serait-ce que parce que c'est à la lumière de nos propres désirs, souhaits, croyances et préjugés, que nous scénarisons et mettons en scène les faits historiques qui s'offrent à nous. Tout au plus pourrait-on donc dire qu'un roman serait une œuvre de fiction qui annoncerait ce qu'elle est, tandis qu'un livre d'histoire serait une œuvre de fiction qui avancerait déguisée et camouflée.

À travers l'histoire de trois personnages imaginés par l'auteur (Benjamin, Gilles et Marie) et partis au XVII^e siècle de France pour la

Nouvelle-France chacun de son côté et chacun pour ses raisons, *Fleur de lys, feuille d'érable* évoque la genèse du Canada français de la Nouvelle-France comme on l'appelait.

Tabet évoque éloquentement les hésitations et les tergiversations de Louis XIV à l'égard de cette province française d'outre-mer, trop occupé qu'il était alors à ses guerres européennes aussi inutiles que

stériles (« Le roi s'amuse à prendre la Flandre », disait, caustique, Mme de Sévigné).

Tabet insiste aussi sur le lourd tribut de sang que les colons français du Canada durent payer l'indifférence du pouvoir royal à leur égard, comme, d'ailleurs, son insouciance coupable à l'égard des intérêts de la France outre-Atlantique, sacrifiés à l'autel eurocentriste de Louis XIV dont les rêves de grandeur seront demeurés prisonniers du cadre étroit du Vieux Continent.

D'un mot, la fleur de lys du Roi Soleil aurait plutôt été une feuille de vigne : feuille de vigne qui lui aurait servi à cacher le fait, qu'en ce qui concernait en tout cas le Canada et les Amériques, le roi était nu.

Surtout, Tabet décrit avec une précision d'entomologiste, et à grand renfort de détails minutieux, les conditions de vie particulièrement dures des colons, l'appreté

du combat permanent qu'ils devaient livrer au quotidien contre les Indiens comme contre une nature encore indomptée, l'extrême précarité de leur existence et le caractère infiniment ténu de la frontière qui sépare la vie de la mort.

De quoi faire rougir de honte les jardiniers casaniers que nous sommes aujourd'hui devenus, nous à qui l'idée ne viendrait même pas de nous aventurer hors de chez nous sans notre téléphone mobile et notre carte de crédit.

Fleur de lys, feuille d'érable est un livre que tout francophone et francophile se devrait de lire. Ne serait-ce que pour se rendre compte qu'omniprésente lorsque tout va bien, la métropole est immanquablement aux abonnés absents dès lors qu'on en a vraiment besoin et qu'il ne faut en réalité jamais compter que sur soi.

PERCY KEMP



D.R.

HISTOIRE DU LIBAN, DES ORIGINES À NOS JOURS de Xavier Baron, Tallandier, 2017, 592 p.

Enfin un ouvrage sur le Liban et sur ses conflits protéiformes, qui ne soit pas l'occasion de régler des comptes avec une communauté ou l'autre. Le clivage entre chrétiens conservateurs et palestino-progressistes a été si intériorisé par les auteurs occidentaux qu'ils avaient pris parti dans nos litiges sanglants, litiges qu'ils ne voulaient examiner qu'à travers le prisme déformant de leurs convictions postcoloniales et de leurs larmes de tiers-mondistes. Ce maquignonnage a perduré par paresse intellectuelle ou par honte des rétractions. Et, pour tout dire, il était peu scrupuleux.

Xavier Baron, journaliste ayant travaillé douze ans au Liban à l'Agence France-Presse, a remis sans peine les pendules à l'heure. Son ouvrage a pour titre *Histoire du Liban, des origines à nos jours*. Sur les origines, et grâce à Dieu, il ne s'étend pas : il passe vite fait sur la mythique Phénicie et ses hardis navigateurs*.

L'auteur n'échappe pas toutefois à une certaine poésie barrésienne. Il démarre son chapitre premier en ces termes : « *Le Liban, c'est d'abord une haute montagne – le*

Le Liban, un caillou mais quelle histoire !



Mont-Liban – baignée par une mer nourricière, et un arbre – le cèdre. Ces deux éléments ont façonné l'identité particulière de ce pays et de ses habitants. » C'est ainsi qu'un journaliste, qui vit l'actualité immédiate, décrit le CAILLOU libanais échoué à l'est de la Méditerranée, le long de la mer de Syrie (eh oui, c'est ainsi qu'elle est désignée par les géographes). Mais à bien regarder, ce texte introductif qui donne le la, semble puiser sa source dans une intervention d'un tribun des phalanges libanaises, comme Élias Rababeh, à un meeting dominical, dans les années cinquante. Et pourquoi pas ? Toutes les parties concernées, tous les belligérants d'hier, ne jurent plus désormais que par le Liban, partie définitive, sinon éternelle !

Une question cependant : si l'on peut écrire l'histoire des Libanais, est-ce à dire que l'on peut écrire l'histoire du Liban, comme y prétend Xavier Baron ?

Le Liban historique c'est, d'abord et surtout, une querelle d'appellation, ayant été, comme d'autres entités étatiques, à géométrie variable. Comment expliquer à certains patriotes que le Kesrouan ne faisait pas partie du Mont-Liban au XVIII^e siècle ? Or devant moi, s'étale une carte de cette époque qui fait du Nahr Ibrahim la frontière entre le Qesroan (*sic*) au Sud et le Mont-Liban au Nord. Les entités étatiques se font et se défont comme les toponymes ; il faut l'avouer même si cela pourfend les arguments des libanistes.

Histoire des Libanais, dirions-nous,

plutôt qu'histoire du Liban. En dépit des glissements progressifs de la réalité du pouvoir, nous avions, sous les émirs Maan et Chéhab (sunnites, rappelons-le**) affaire au « gouvernement des druzes », comme nous le confirment les correspondances diplomatiques. Puis au XIX^e siècle ce fut une période de transition chaotique pour arriver, en fin de parcours, à un partage paisible des pouvoirs et des responsabilités sous la *Moutassarifiya*. Enfin il y eut le mandat, et comme le dit Dominique Chevallier, la France, en créant le Liban en 1920, l'accorda aux chrétiens.

Le maronitisme politique allait prévaloir, sous une forme ou une autre, jusqu'au déclenchement de la guerre civile ou d'après certains jusqu'à l'accord de Taëf. Et c'est donc avec le chapitre IV, intitulé « La fin du rêve d'indépendance arabe », que nous entrons dans le vif du sujet. Quel plaisir de lire les pages qui relatent l'établissement

de notre État dans la paix comme dans la tourmente ! Si seulement elles pouvaient être traduites en arabe pour servir à la rédaction d'un manuel scolaire, tant elles sont limpides, instructives et nettes de ressentiment.

Mais au fait, M. Baron, qui est-ce qui exerce la réalité du pouvoir au Liban ? Vous nous rapportez les doléances de Béchara el-Khoury visant l'accapement du pouvoir par les autorités mandataires ; pour lui : « *La souveraineté de l'État mandataire s'est incarnée en un homme, un seul, le Haut-Commissaire tout-puissant. Il décidait de tout, avait la haute main sur le sort des gens (...)* » Mais une fois président de la République, cheikh Béchara prit exemple, comme vous le dites, sur ceux qui l'avaient précédé et qu'il n'avait cessé de critiquer. Mais pouvait-il procéder autrement ?

C'est qu'il faut une autorité souveraine à la tête de l'État. La

Chabtime (Caza de Batroun), un village quasi déserté dans les années 1920 © Fonds J. Delore, Bibliothèque Orientale, USJ, Beyrouth.

pyramide tronquée qu'a établie l'Accord de Taëf ne peut valablement fonctionner, sans tutelle extérieure ou satrape omnipotent à Anjar. Pour assurer la paix civile, il nous faut, au bas mot, une démocratie musclée comme à l'époque de Fouad Chéhab. Avec une échappatoire ou une voie de secours cependant, qui serait l'alternance à la tête du pays, notre Liban ne pouvant se permettre des dynasties républicaines comme en Syrie. Démocratie musclée, sinon c'est l'émiettement qu'on vit aujourd'hui, nos communautés ayant le génie de la division. Et pour compliquer encore plus les choses, avouons qu'il y aura toujours, sur notre scène politique, un « parti de l'étranger » comme ce fut le cas sous la monarchie française. Autrefois certaines politiques faisaient le jeu de la France ou de la Grande-Bretagne, plus tard celui de l'Égypte nassérienne ou de l'OLP, aujourd'hui ces politiques font le grand jeu de l'Iran des *ayatollahs*.

Mais revenons à votre ouvrage au bout duquel, et fort de votre analyse, vous posez la question de savoir comment faire du Liban un pays viable ou du moins acceptable, en l'absence d'une mémoire collective et d'un récit national pour servir de dénominateur commun à tous les citoyens. Or cette problématique vaut pour la France, pays centralisé, où l'instruction publique républicaine et les deux guerres avec l'Allemagne ont façonné les esprits pour donner corps à un sentiment national indéniable. Au Liban, qui reste en dépit de tout, une expérience à poursuivre, on ne peut avoir de telles prétentions. L'essentiel est de parer au plus pressé et de procrastiner, c'est-à-dire de remettre à plus tard les décisions à prendre sur l'heure.

Notre Liban ne peut être conjugué qu'à l'imparfait : c'est là le secret de sa survie.

YOUSSEF MOUAWAD

*L'auteur semble croire (p. 543) que le sultan Sélim I a reçu Fakhreddine I à Damas et lui a accordé la prééminence sur la Montagne. Or ce récit relève d'une mythologie de création tardive.

**Même si crypto-maronites dès la fin du XVIII^e siècle, d'après l'expression pertinente de Kamal Salibi.

Questionnaire de Proust à Nicolas Barreau



Nicolas Barreau – un pseudonyme – est un auteur franco-allemand très discret qui travaille dans le monde de l'édition. Salué par la presse comme le maestro de la comédie romantique, tous ses romans traduits – de l'allemand – en français sont publiés aux éditions Héloïse d'Ormesson. Après le succès phénoménal de *Sourire des femmes* (2014), et de *Tu me trouveras au bout du monde* (2015), *La Vie en Rosalie* (2016) est un nouveau best-seller international.

Quelle est votre principal trait de caractère ?
Amical avec (surtout) une attitude positive envers la vie.

Votre qualité préférée chez un homme ou une femme ?
L'humanité.

Qu'appréciez-vous le plus chez mes amis ?
Leur humour. Leur générosité. Le fait que je puisse toujours compter sur eux.

Votre principal défaut ?
L'impatience et le fait d'être quelqu'un qui succombe facilement à la tentation.

Votre occupation préférée ?
Lire des livres. Aller au cinéma. Cuisiner pour ma famille et mes amis. Me promener dans les quartiers anciens d'une ville...

Votre rêve de bonheur ?
Être assis dans un petit café en bord de mer avec un café ou un verre de vin à la main, ne faire que laisser passer le temps doucement.

Ce que vous voudriez être ?
Je suis content de ce que je suis.

Le pays où vous désireriez vivre ?
Mon « chez moi » est là où mon cœur se trouve.

La fleur que vous aimez ?
Les fleurs d'orange et les hortensias.

Vos auteurs favoris en prose ?
Milan Kundera, Vargas Llosa, Philippe Claudel, Carlos Ruiz Zafon, J. R. Moehringer, Julian Barnes.

Vos poètes préférés ?
William Butler Yeats, Rainer Maria Rilke, Mascha Kaléko, Heinrich Heine.

Vos héros dans la fiction ?
Les deux amis dans *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier et Frederic Henry dans *A Farewell to Arms* de Hemingway.

Vos héroïnes dans la fiction ?
Tante Julia dans *La Tante Julia et le scribouillard* de Mario Vargas Llosa.

Vos héros dans la vie réelle ?
Les libraires et les éditeurs de petites maisons d'édition indépendantes.

Vos héroïnes dans la vie réelle ?
Les mères. Et les merveilleuses femmes qui ont lu mes romans !

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
L'envie. Le dogmatisme.

La réforme que vous estimez le plus ?
Celles qui tentent de réaliser la liberté et l'égalité des droits pour tous les peuples.

L'état présent de votre esprit ?
Nostalgique.

Comment aimeriez-vous mourir ?
En paix avec le monde et moi-même. Pouvoir tenir la main de quelqu'un que j'aime rendrait les choses plus faciles.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Celles qui sont faites par amour.

Votre devise ?
Ne vous inquiétez pas des choses qui n'arriveront pas.

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUL

L'art d'être grand-mère !



Vous en rêviez depuis longtemps. En fait, depuis la naissance de votre petit-fils en plein cœur de l'hiver dans une froide contrée d'Europe. Une journée à la plage avec cette chère tête blonde, sa bouille ronde et ses petits petons dodus. Une journée sous un chaud soleil, à barboter dans une eau turquoise, à construire des châteaux de sable et à faire des pâtés avec un seau et une pelle colorés. Une journée à courir pieds nus sur la plage et à se faire des câlins au coucher du soleil comme dans les pubs de crèmes solaires pour familles heureuses.

Hélas, à peine arrivé à la plage, bébé s'endort illico dans sa poussette et se réveille tout grognon à cause du soleil qui tape fort et des mouches qui s'acharnent sur son visage d'ange. Il hurle de faim et s'acharne à mélanger sa bouillie jaunâtre de légumes avec des grains de sable qu'il barbouille sur tout son visage. Lorsque vous tentez de le mettre dans l'eau, il hurle de plus belle. C'est qu'elle est trop froide et qu'il préfère arracher les brins d'herbe du gazon savamment agencé par des jardiniers maniaques. Il arrache aussi toutes les pétales des bougainvilliers, sous le regard courroucé du maître-nageur. Vous avez à peine le temps de vous retourner que, plouf, le voilà qui se jette à l'eau. Vous manquez mourir de peur. Vous le sortez *in extremis* de la piscine. Nullement ébranlé, le voilà qui galope dangereusement à quatre pattes sur le rebord. Vous le rattrapez en dernière minute avant qu'un malheur n'arrive. Vous n'en pouvez plus et décidez de le « rendre » à ses parents et de siroter tranquillement votre boisson sur votre transat pour vous remettre de vos émotions.

Vous ne maîtrisez peut-être pas encore tout à fait l'art d'être grand-mère. Optimiste, vous voulez croire que c'est parce que vous êtes encore trop jeune...

N'est pas Victor Hugo, maître de « l'art d'être grand-père », qui veut.



Quand les milices mettaient la bonne ambiance à Beyrouth © Catherine Leroy

Zeina Abirached



LA TERREUR, VÉRITÉS ET LÉGENDES de
Jean-Clément Martin, Perrin, 2017, 240 p.

L'invention de la terreur

Dans ce nouveau livre publié dans une collection vouée à opposer vérités et légendes, Jean-Clément Martin continue son entreprise de relecture de la révolution française. Il aborde la question de savoir si son épisode le plus célèbre, la Terreur, a réellement existé. Il ne s'agit pas de nier l'existence de violences terribles durant la période révolutionnaire, mais de déterminer si les contemporains avaient pour le moins conscience de vivre sous la terreur d'État. Pour cela, les bases de données actuelles, qui regroupent la totalité des lois et décrets de la période en question, donnent une réponse tranchante. La terreur, en tant qu'action institutionnalisée de l'État, n'apparaît pour la première fois que le 5 août 1794 (18 thermidor an II), pour caractériser les actes commis avant le 9 thermidor, avant la chute de Robespierre. Dès lors, le terme va être utilisé systématiquement pour définir la « tyrannie de Robespierre » et cela aboutira à faire émerger le terme de « terroriste ».

Certes le mot « terreur » existe dans les discours d'avant le 9 thermidor, mais dans un usage négatif visant des adversaires politiques. Pour les acteurs de ce temps, la terreur, selon les enseignements de Montesquieu, est étroitement associée au despotisme comme l'honneur au gouvernement monarchique et la vertu au gouvernement républicain. Ainsi quand Robespierre utilise quatre fois l'expression de « système de terreur », c'est pour le rejeter sur ses adversaires politiques.

Ce sont les thermidoriens, Tallien en tête, qui ont inventé la terreur et ont fait de Robespierre le bouc émissaire, alors que la plupart d'entre eux ont bien commis avant le 9 thermidor de terribles exactions. Quand on regarde les



D.R.

sources, la Convention, présidée par Robespierre, n'a pas mis la « terreur à l'ordre du jour », le 5 septembre 1793. L'expression a bien existé dans les propos tenus, mais il n'en a pas existé de traduction législative.

L'auteur montre que dans cette période terrible, il y a multiplication des violences de la part des différents groupes engagés dans la phase de radicalisation révolutionnaire. La lutte contre la contre-révolution s'accompagne d'une intense et mortelle lutte pour le pouvoir à l'intérieur du personnel révolutionnaire. La lutte des factions passe par une phase progressive de centralisation de la violence au profit des comités de la Convention. Le gouvernement, qui doit être révolutionnaire jusqu'à la paix, confisque tous les pouvoirs. Il s'agit de restaurer le monopole de la violence légale de l'État. Les « enragés » et

les « indulgents » sont ainsi éliminés. La « Grande terreur », qui aurait duré de mai à juillet 1794, n'est que la centralisation à Paris de cette violence et ne correspond pas à une éventuelle intensification de la violence révolutionnaire dans tout le pays.

Robespierre est tombé non pas du fait de la terreur en soi qu'à cause de son programme moralisateur et religieux et de la peur qu'il inspirait à ses collègues pour leur propre vie. Initialement, les thermidoriens avaient bien l'intention de poursuivre le régime révolutionnaire, mais c'est le

retournement de l'opinion qui les a contraints à adopter une autre voie.

Il reste à aborder la question de la violence. Les XVII^e et XVIII^e siècles ont été des périodes violentes. Les répressions du règne de Louis XIV n'ont rien à envier à celles de la période révolutionnaire. La violence a accompagné la révolution depuis son tout début. Cette même violence se retrouve dans les guerres coloniales (Saint Domingue, l'Égypte) et chez les adversaires de la révolution. La répression britannique de la révolte irlandaise de 1798 équivalait à celle de la

« Ce sont les thermidoriens, Tallien en tête, qui ont inventé la terreur et ont fait de Robespierre le bouc émissaire. »

Une certaine idée de Dieu

UNE BRÈVE HISTOIRE DE DIEU d'Ibrahim Tabet, L'Harmattan, 2017, 341 p.

« Chaque homme va à Dieu à travers ses propres dieux. » Cette phrase de Gandhi pourrait résumer la démarche ambitieuse d'Ibrahim Tabet qui nous propose un ouvrage sur « l'invention et l'évolution de l'idée de Dieu ». Il remonte jusqu'à l'animisme préhistorique et aux mythologies sumérienne, babylonienne, égyptienne, grecque, romaine, cananéenne-phénicienne, et insiste sur l'apparition de philosophies et de religions qui intègrent la notion de salut individuel (la philosophie grecque, le zoroastrisme, les sagesse chinoises et le judaïsme), ce qui marque un « tournant axial » dans l'histoire de l'humanité.

Entre le polythéisme et la « lente émergence » du monothéisme, il y eut une étape transitoire, la monolâtrie : l'adoration d'un « dieu des dieux ». « Les autres dieux sont considérés comme existants mais dépourvus de tout pouvoir. »

Abraham pratiquait une « forme de monolâtrie ». « S'engager à n'adorer qu'un seul Dieu n'excluait pas pour lui la croyance en l'existence d'autres dieux. » Son Dieu ressemblait peu au Dieu de Moïse et encore moins à celui des prophètes juifs tardifs.

Parce que le christianisme s'est construit au fil des siècles, Tabet revient sur toutes les étapes de son évolution : les premières communautés chrétiennes, la persécution des chrétiens « rendus responsables des malheurs du temps », le rôle clé de Saint Paul qui « jeta les bases » de la christianisation de l'Empire romain, la conversion de Constantin, l'élaboration des dogmes fondateurs (notamment l'Incarnation et la Trinité) par les quatre conciles œcuméniques, les hérésies, la traduction en latin par Saint Jérôme de la Bible (« version qui prendra le nom de Vulgate »), le monachisme d'Orient et d'Occident, le culte de la Vierge Marie, l'Ave Maria, les dogmes de l'Assomption et de l'Immaculée Conception, le culte du Saint-Sacrement, l'évangélisation de l'Europe et des Barbares,



D.R.

les luttes entre les souverains et la papauté « pour qui le pouvoir spirituel devait avoir la primauté sur le pouvoir temporel », l'essor de la mystique en Occident, le grand schisme de 1054, l'Église orthodoxe qui se situe dans la « continuité ininterrompue de l'Église primitive », les Églises orientales, la Réforme protestante et les guerres entre protestants et catholiques, l'essor mondial des pentecôtismes, la relation entre le christianisme et les États (la France, « fille aînée de l'Église », l'Angleterre anglicane, la

« Sainte Russie »...).

L'auteur analyse avec la plus grande objectivité la fiabilité des Évangiles canoniques et apocryphes, s'intéresse à l'historicité de Jésus et aux sources non chrétiennes parmi lesquelles Flavius Josèphe.

Tabet met la religion à l'épreuve de la philosophie et de la psychanalyse et cite aussi bien Kant et Freud que Saint Augustin (qui lutta contre le manichéisme, le donatisme et le pélagisme) et Saint Thomas d'Aquin dont l'œuvre théologique repose sur une « synthèse entre la raison et la foi ».

Alors que Jésus est né dans une société régie par le droit romain et la loi hébraïque, Mohammad a vu le jour dans un « quasi-désert juridique et moral, ce qui explique le volet législatif de son enseignement ». Il fut « un prophète, un législateur, un fondateur d'État et un chef militaire ». Sa prédication qui revêtait un « caractère religieux et liturgique » à la Mecque prit une « orientation nettement politique, sociale et législative après l'Hégire ».

L'auteur revient également sur les piliers et autres prescriptions de l'islam, la « fracture séculaire »

Séance du 9 thermidor par Raymond-Quinsac Monvoisin (1794 - 1870), © Musée de la Révolution française, Vizille

Vendée. La terreur d'État n'a donc pas existé même si la révolution a bien été d'une grande violence, qui se poursuit durant la période napoléonienne sous d'autres formes. Après tout, Bonaparte avait été « robespierriste ».

Dans l'ensemble, la démonstration est convaincante. Néanmoins, cela ne fait pas disparaître la notion de « gouvernement révolutionnaire », c'est-à-dire de la suspension des lois au moins partiellement et provisoirement. En cela, la révolution française a bien inventé la révolution comme ayant sa propre finalité, d'où le crime d'opposition à la révolution. De même, si les vainqueurs de Robespierre ne se différencient pas de lui dans la responsabilité des violences commises, c'est la « force des choses » selon l'expression célèbre de Saint-Just qui les a forcés à abandonner le gouvernement révolutionnaire et à se lancer dans l'œuvre de reconstruction dès l'an III, qui débute en septembre 1794.

Si la terreur a été une mythologie inventée par les thermidoriens, elle a ensuite imprégnée la pensée révolutionnaire des XIX^e et XX^e siècles. La « dictature du prolétariat » implique une légitimation de la terreur d'État contre tous ceux qui sont définis successivement comme les ennemis de la révolution. L'ultime paradoxe est que Lénine et Trotski croient justement au bon usage de la terreur et au précédent de la révolution française.

Ce livre constitue donc une référence essentielle pour toute lecture de la révolution qui doit prendre en compte tout aussi bien la réalité de ce qui s'est passé et que de la multiplicité de ses interprétations et des effets qu'elle a produits.

HENRY LAURENS

À lire

Le théâtre de Yasmina Reza en Folio

Les éditions Folio viennent de réunir en un seul volume les principales pièces de Yasmina Reza, dont *Trois versions de la vie*, *Une pièce espagnole* et *Le Dieu du carnage*.



© Samuel Kirzenbaum

La Disparition de Josef Mengele

Dans un livre qui ressemble à une enquête, Olivier Guez part sur les traces du sinistre Josef Mengele, ancien médecin tortionnaire à Auschwitz réfugié en Argentine. Comment le médecin SS a-t-il pu échapper à la justice et aux agents du Mossad ? La *Disparition de Josef Mengele* est le roman vrai de sa cavale étonnante jusqu'à sa mort mystérieuse sur une plage en 1979.



D.R.

L'hommage d'Alexandre Jardin à sa mère

Dans son dernier livre, *Ma Mère avait raison*, qui sort le 11 octobre chez Grasset, Alexandre Jardin retrace le parcours de sa mère, une femme hors norme qui a tout osé. Elle reste, aux yeux de son fils, l'héroïne-née, la tisseuse d'aventures, l'inspiratrice des hommes...



Le nouveau Rachid Boudjedra

La Dépossession est le titre du dernier roman de l'écrivain Rachid Boudjedra aux éditions Grasset, l'histoire de l'usurpation par un petit bureaucrate corrompu de l'atelier et de l'œuvre d'Albert Marquet, ce peintre impressionniste installé en Algérie en 1927. Un roman puissant, où la dépossession a quelque chose de métaphorique...

La Révolution tranquille de Samir Frangié

Les éditions L'Orient des Livres publient des textes de Samir Frangié rassemblés par Michel Hajji-Georgiou. L'ouvrage fera l'objet d'un débat au Salon du livre francophone de Beyrouth le 4 novembre.



© L'Orient-Le Jour

Quatre nouveaux Dictionnaires amoureux

Dans la collection des « Dictionnaires amoureux » chez Plon, on signale la parution du *Dictionnaire amoureux de la psychanalyse* par Elisabeth Roudinesco, du *Dictionnaire amoureux de Mozart* par Eve Ruggieri, du *Dictionnaire amoureux de la Suisse* par Metin Arditi et du *Dictionnaire amoureux de la vie* par Nicole le Douarin, chercheuse en biologie et secrétaire perpétuelle honoraire de l'Académie des sciences.



À voir

Au revoir là-haut

L'acteur et réalisateur Albert Dupontel vient d'adapter *Au revoir là-haut*, le roman de Pierre Lemaitre, prix Goncourt 2013, avec dans les rôles principaux Laurent Lafitte, Niels Arnestrup, Émilie Dequenne et Mélanie Thierry. Sortie le 25 octobre.



Publicité

Antoine à l'ABC Verdun - L2
300m² d'évasion culturelle

A. Antoine

Rendez-vous au 2 bis rue Hamani

C'est exactement à cette adresse que nous souhaitons nous rendre au fur et à mesure de la lecture de *Nos Richesses*, 3^e roman de Kaouther Adimi, nommé aux prix Goncourt et Renaudot.

Nous refermons ce livre, comblés par l'invitation formulée à la page 211 : « *Un jour vous viendrez au 2 bis de la Rue Hamani, n'est-ce pas ?* » Oui nous viendrons, voilà ce que nous répondons. Et à défaut d'y aller tout de suite, nous nous rendons à la bibliothèque des sciences humaines de l'USJ pour avoir entre les mains l'espace de quelques minutes un des livres édités par Edmond Charlot, *Noces de Camus* par exemple. Exclu du prêt mais vivant.

Dans un monde où le voyageur cherche parfois inconsciemment ses propres références culinaires, artistiques, vestimentaires au lieu de tenter de comprendre ce qui rend le territoire qu'il foule autre, *Nos Richesses* nous chuchote que toutes les villes ont de petites vitrines mystérieuses derrière lesquelles des hommes accompagnés d'une poignée d'amis ont réalisé des changements majeurs. Des hommes cachés dans des histoires parallèles à la Grande. Des histoires qui font les villes et leurs rumeurs, qui se racontent dans des cercles restreints et qui un jour, grâce à la magie de la littérature et de la fiction, redonnent à ces hommes leur place dans l'Histoire.

La ville c'est Alger. L'homme « *caché* » qui a été « *un élève difficile et la tête dans les nuages* » à l'école des jésuites, c'est Edmond Charlot. La vitrine mystérieuse sur laquelle est affichée « *un homme qui lit en vaut deux* » appartient à la librairie Les Vraies Richesses. Nommée ainsi à cause du roman de Giono, imaginée comme « *une librairie qui vendrait du neuf et de l'ancien, ferait du prêt d'ouvrages et qui ne serait pas juste un commerce mais un lieu de rencontre et de lecture. Un lieu d'amitié en quelque sorte,*



© Hermance Triay

avec, en plus, une notion méditerranéenne (...), elle ouvrira ses portes en 1935. Charlot, à l'origine du projet, y fera ses débuts d'éditeur en publiant *Révolte dans les Asturies*, la première pièce de Camus, jeune étudiant en Lettres à l'époque. Il y rencontrera Max-Pol Fouchet, Emmanuel Robles, Gide et Saint-Exupéry... Il participera au changement du paysage littéraire, résistera en cherchant du papier en temps de guerre, « *Suis-je condamné à courir toute ma vie derrière le papier ?* » se fera plastiquer deux fois sa deuxième librairie Rivages.

Si ce roman a reçu très bon accueil, c'est peut-être parce qu'il nous rappelle que nous avons tous un devoir de mémoire envers nos villes, que les musées et les temples ne sont pas les seuls gardiens du temps et de l'Histoire et que ce sont les lieux qui transforment et font les hommes. « *Abdallah pense qu'on n'habite pas vraiment les lieux, que ce sont eux qui nous habitent.* »

Trois récits distincts se succèdent au fil des pages. Le premier est constitué du contenu fictif des carnets de Charlot rédigés entre 1935 et 1961 à la première personne. Le deuxième raconte Abdallah le

gardien de Les Vraies Richesses en 2017 et l'arrivée de Ryad, engagé pour vider et repeindre la librairie qui sera transformée en commerce de beignets. Le troisième, mené par un « *chœur* » de narrateurs raconte le peuple algérien et toutes ses guerres et nous adresse sa parole. « *Et le bleu au-dessus des têtes et à vos pieds, le bleu ciel qui plonge dans le bleu marine, (...). Que nous ne voyons plus, malgré les poètes qui veulent nous convaincre que le ciel et la mer sont une palette de couleurs, prêts à se parer de rose, de jaune, de noir.* » Ce mélange de voix et de tons donne au roman sa force et sa délicatesse.

Derrière les phrases, se devine une grande tendresse pour les habitants d'Alger, en particulier ceux de la rue Hamani à qui est dédié ce livre. Si Charlot donne à la page 201 la recette pour devenir écrivain, Kaouther Adimi, elle, rend hommage à l'objet livre et à tous ceux qui participent à sa création, aux hommes et aux femmes qui ont cru un jour au pouvoir des mots.

VALÉRIE CACHARD

NOS RICHESSES de Kaouther Adimi, Seuil, 2017, 224 p.

La colère de Sorj Chalandon

LE JOUR D'AVANT de Sorj Chalandon, Grasset, 2017, 336 p.

Le 27 décembre 1974, un coup de grisou tue quarante-deux mineurs dans la fosse Saint-Amé à Liévin (Pas-de-Calais). La presse, la radio, la télévision parlent de « *fatalité* », mais cette explosion de gaz, l'avant-dernière grande catastrophe minière en France, aurait pourtant pu être évitée si les mesures de sécurité nécessaires avaient été prises. En effet, l'enquête ouverte aussitôt après l'accident révéla des faits de négligence de la part de la société exploitante.



D.R.

Au moment du drame, Sorj Chalandon avait 22 ans ; il était journaliste à *Libération* depuis un an. Quarante-trois ans plus tard, il affirmera au quotidien suisse *Le Temps* (25 août 2017) : « *La catastrophe de Liévin est ma première confrontation avec l'injustice (...). J'aurais rêvé d'être envoyé sur place, mais j'étais un petit metteur en page. J'ai vécu cette catastrophe par procuration et j'étais en colère. Cette colère-là, elle est intacte.* »

C'est de cette même colère qu'est né son dernier roman, *Le Jour d'avant*, ouvrage dédié à la mémoire des quarante-deux mineurs. Tout en demeurant très proche des faits, Chalandon invente une quarante-troisième victime : Joseph Flavand, 31 ans, grièvement blessé lors de la catastrophe et décédé à l'hôpital 26 jours après ses camarades. Sa mort traumatise profondément son jeune frère Michel, un adolescent qui idolâtre Joseph et a toujours rêvé de le rejoindre au fond de la mine.

Et puis le père, un paysan, se suicide. Il se pend à une poutre dans la grange exactement un an après la mort de son fils aîné. Dans la poche de son pantalon, il a laissé une lettre ne contenant qu'une seule phrase : « *Michel, venge-nous de la mine.* » Ce testament paternel va donc imposer au cadet la mission de justicier : Michel sera le vengeur de son frère, des quarante-deux autres victimes et de tous les martyrs de la mine, les morts comme les vivants ; ceux qui ont été écrasés par des éboulements ou brûlés par une explosion de grisou ; les handicapés, les silicosés, toute cette armée noire d'hier et d'aujourd'hui – il doit faire payer les patrons, ces êtres avides qui, pour minimiser leurs coûts, lésinent sur les mesures sécuritaires et n'hésitent pas à mettre en danger la santé et la vie de leurs travailleurs.

Tout ce qui précède nous est raconté par Michel quarante ans plus tard. Vivant à Paris depuis son départ

TAREK ABI SAMRA

Ce que Marina Abramovic montre à Jeanne

LA BEAUTÉ DES JOURS de Claudie Gally, Actes Sud, 2017, 408 p.

« **J**eanne menait une vie calme, heureuse et régulière. Les matins et les soirs. Les jours. Il n'y avait pas beaucoup de différence. » Voilà, la vie de Jeanne est posée. Jeanne est postière ; son mari, Rémy, magasinier dans une grande surface. Ils se sont mariés très jeunes, ont eu des jumelles. Les jumelles sont à l'université, elles reviennent à la maison de temps en temps. Jeanne les adore. Avec Rémy, elle forme un couple tranquille. Tous les mardis, depuis des années, depuis qu'il sait qu'elle les aime, il lui apporte un seul macaron au parfum à chaque fois différent. Elle ferme les yeux, il le dépose dans sa main, elle fait semblant de deviner, mais elle sait. Elle sait dans quel ordre arrivent les macarons.

Y a-t-il dans la vie de Jeanne de quoi remplir une vie ? De quoi justifier une existence ?

Claudie Gally a pour dire les choses des phrases qui murmurent, un rythme bref entrecoupé de silences, une petite voix intérieure à la fois paisible et lancinante, d'une émouvante élégance. Dès l'entame du roman, deux petites aspérités se révèlent dans la douceur des pages. Jeanne a mal à l'épaule, mais « *le médecin a dit que ce n'était pas physique* ». Et puis, un courant d'air intempéstif a fait tomber un cadre oublié. Dans le cadre, une photo de la fameuse performance de Naples de Marina Abramovic. L'année du bac, le professeur de français avait longuement parlé à la classe de cette artiste conceptuelle. Jeanne s'était éprise de son audace et lui avait même écrit une lettre. Une de ces lettres qu'on écrit pour écrire, pour donner son adresse dans l'espoir d'une réponse, presque sans contenu. Le cadre se casse. La photo, rapportée à Jeanne par le



© Babelio.com

« **Le premier homme de la préhistoire qui composa un bouquet de fleurs fut le premier à quitter l'état animal : il comprit l'utilité de l'inutile.** »

de fleurs fut le premier à quitter l'état animal : il comprit l'utilité de l'inutile. »

FIFI ABOU DIB

Passions ardentes et amours sucrés aux Caraïbes



D.R.

SUCRE NOIR de Miguel Bonnefoy, Rivages, 2017, 208 p.

Miguel Bonnefoy, comme son nom ne l'indique pas, écrit en français. Ce jeune homme, vénézuélien d'origine, a fait ses études dans cette langue et a décidé qu'elle serait celle de ses romans. Il a eu raison car, bien que n'étant qu'au deuxième, il a déjà son style. On l'avait remarqué dès son premier livre, *Le Voyage d'Octavio* (Rivages), qui avait obtenu le prix de la vocation.

Sucre noir, qui paraît cet automne, confirme le talent de Miguel Bonnefoy et sa particularité : une inspiration latino-américaine, mais une rigueur et une économie qui lui permet d'éviter ce que certains déplorent dans les narrations sud-américaines, trop de luxuriance, un foisonnement parfois lassant. Son récit ne fait que 200 pages et s'étend sur plusieurs générations.

On est dans une île des Caraïbes, peut-être imaginaire, bien des années avant ce qui va être le cœur de l'histoire. Le navire du corsaire Henry Morgan sombre au large de l'île : « *Le poids du bateau déracina les arbres et l'entraîna vers l'abîme. Un nuage de poussière se leva et couvrit le ciel. Le vacarme de la chute affola les animaux. Ainsi, les marécages, les passions, les profondes de la nature, avalèrent si bien la frégate de Henry Morgan que l'on ne récupéra aucun vestige, et son trésor resta enfoui là, entre des morceaux de voile et le cadavre d'un pirate, conservé dans le ventre des caraïbes.* »

Après ce prologue, on fait un saut dans le temps : « *Trois siècles plus tard, un village s'installa là où le bateau avait disparu. Ce n'était alors qu'une communauté isolée, construite à la lisière d'une forêt, où l'on vivait de ce qu'on produisait. Le lait se distribuait aux portes, la glace était un luxe et les montres étaient réglées sur le vol des oiseaux. Les femmes portaient des corbeilles de fruits sur leur tête jusqu'à une place sans nom ni*

statue, où les chemins n'étaient pas encore pavés. »

Mais la rumeur du trésor enfoui a perduré. Elle a même été ravivée par un homme passant un jour par le village. Et qui dit rumeur de trésor, dit chasseurs, explorateurs. Ils vont se succéder et s'immiscer dans la vie de la famille Otero, qui possède une plantation de cannes à sucre.

Il ne faut certes pas résumer ce livre qui peut se lire comme un roman d'aventures – donc il faut en préserver les rebondissements – ou comme un conte sur le désir de richesse – dont il ne faut pas donner la morale. Les chasseurs de trésor pensent que leur découverte ne les rendra pas seulement fortunés, mais heureux. Ils cherchent aussi l'amour, jugeant que cette quête perpétuelle de l'amour n'est pas incompatible avec une passion pour ce trésor enfoui.

Tous vont croiser le chemin de Serena Otero, l'héritière de la plantation. Elle rêve d'un autre destin, elle ne peut donc qu'être sensible à la présence de ces hommes venus d'ailleurs, à commencer par Severo Bracamonte, ambitieux jeune homme, qui arrive de la ville, apportant « *ses bruits et ses rumeurs, ses nuages d'usine, sa fiévreuse modernité* ».

Que dire d'Eva Fuego ? Le moins possible, car c'est elle qui peut-être détient la clé du mystère, et celle du titre. Car pourquoi donc « *sucre noir* » ? On peut s'en tenir à son arrivée dans la famille. Elle est la fille de Serena, mais pas son enfant biologique : « *Elle aime Eva Fuego plus que personne, comme greffée à elle par cette naissance (...). Elle bénissait cette rencontre qui apaisait le désarroi d'une femme qui ne pouvait être mère et la détresse d'une orpheline qui ne pouvait être fille.* » S'il y a un mot qui ne convient pas aux destins de Serena et d'Eva Fuego c'est « *apaisé* ». Et il faut suivre avec bonheur Miguel Bonnefoy pour tout savoir.

JOSYANE SAVIGNEAU

La poésie du parler libanais a toujours fleuri la culture du village et de la montagne. Il y eut d'abord le *zajal*, sport d'échange et d'émulation verbale depuis Ibn el Kila'i et son ode au Mont-Liban datant de la fin du XV^e siècle (et certains le font même remonter à Saint Ephrem le Syriaque) jusqu'aux ténors des grandes joutes qui ont régalé les amateurs et semblent aujourd'hui s'essouffler avec la domination de l'écrit.

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, ce fut l'âge d'or du poème libanais en langue parlée avec Michel Trad, Saïd Akl, les frères Rahbani ou Joseph Harb qui participèrent à la gloire de la chanson libanaise avec Wadîh el-Safi et surtout l'inimitable voix de Feyrouz et les opérètes gravées dans toutes les mémoires. Une poésie raffinée qui élargit le champ du lyrisme, explorant surtout les thèmes de l'amour pudique et de la nature enchantée et adaptant le parler aux formes modernes du poème avec une rythmique modulable et des rimes en pente douce.

Et puis Talal Haydar vint et ce fut, selon l'heureuse formule d'un ami critique, la « déflagration surréaliste du chant bédouin ». Cet homme de plaine, est né à Baalbek, dans cette Békaa qui l'habitera toujours et où il voit des cavaliers galopant vers nulle part et des femmes fatales lisant dans le marc de café ou faisant tinter leurs *kbelkhal*s ou bracclets du pied. Il poursuit avec des accents qui rappellent la poésie de Georges Schéhadé sa quête de la

Talal Haydar ou « la déflagration surréaliste du chant bédouin »

bien-aimée entre l'eau et les songes d'été peuplés d'oiseaux, à écouter le retour des saisons entre sommeil et mort ou à épier l'arc-en-ciel et l'envol des colombes.

Le nomadisme familial avoisine avec les ruines si visibles d'un panthéon romain. Haydar a fait des études de philosophie à Beyrouth puis à Paris, il revendique un parcours différent: « *Je ne suis pas venu du zajal villageois mais de la poésie mondiale* », dit celui qui confie avoir subi l'influence du Français Saint-John Perse et de l'Espagnol Juan Ramón Jiménez.

Retombant dans sa terre natale, il se convertit à l'hédonisme et joue les troubadours aux pieds du temple de Bacchus ou dans les cafés de la capitale libanaise, n'hésitant pas parfois à dédier ses poèmes à l'éloge de personnalités politiques connues comme Kamal Joumblatt ou Rafic Hariri. C'est que notre poète qui a réussi à investir la langue parlée d'une sensibilité complexe, cultive tout autant une limpidité et une aisance qui se goûtent encore mieux à la récitation, surtout celle du poète lui-même. On écoute Talal Haydar déclamer ses petites stances dans le bonheur où on le déclame soi-même.

Renouant avec la tradition arabe du poète *sou'louq* vivant en marge



D.R.

de sa communauté, Talal Haydar s'inscrit dans une géographie bien plus ouverte que le Mont-Liban coquet et paisible de ses prédécesseurs poètes. Pourtant la ville est toujours absente avec son vocabulaire et l'escapade se fait plutôt du côté de l'hinterland syrien avec les tatoueurs de Dummar, les bergers de Hama et un vent violent qui renverse le cavalier. Il ira jusqu'à Istanbul ou même hantera les bords du Nil ou le mènent ses amours.

Talal Haydar est avare en publications. Au total, trois ou quatre petits recueils, *Le Marchand du temps* (*Bayya' el-zaman*) et une vingtaine d'années plus tard *Il est temps* (*An al-awan*) et bien plus tard encore

et dans la même obsession, *Sirr al-zaman* (*Le Secret du temps*). Il se défend pourtant d'être paresseux affirmant que c'est lui qui écrit la poésie et non l'inverse. L'art refait le monde en qualité et non en quantité. Il ajoute: « *Je ne m'assieds pas derrière une table pour écrire, la poésie c'est notre âme sur le papier. Le poème surgit quand je "m'illumine" et que j'atteins mon équilibre spirituel.* »

Pour Haydar, l'acte poétique est la seule liberté dans un monde qui a vu tant d'idéaux détruits, pour se définir lui-même enfin comme un « *misérable joyeux* ».

JABBOUR DOUAIHY

Si j'avais un coursier
Je resterais en haut
Mais tu n'as qu'à m'appeler
Pour descendre à mon ombre
Ô fille du berger
Cette mort me fait face
Fermez avec moi les portes
Le vent du nord arrive
Certains disent il a été tué
D'autres il est mort
D'autres il a ouvert les ténèbres de son ombre
Et s'y est glissé

Ils sont seuls à rester comme les fleurs du sureau
Seuls à cueillir les feuilles du temps
Ils ont clos la forêt
Continuent comme la pluie à frapper à ma porte
Ô temps Herbe vagabonde sur les murs
Tu illumines et la nuit à ma lettre répond
Le colombier est haut et fortifié
les colombes se sont échappées
et solitaire solitaire suis demeuré

Je t'ai comparée à cette plaine
À ces alvéoles de miel lentement façonnées par les abeilles
À toi même
À l'âge qui te suit ramassant ton ombre
Ton visage est comme le temps quand il est beau
Vertigineux sans être ivre
Comme la pluie
Tombant sur juin
Je t'ai comparée à l'arc-en-ciel
Venant sur le Liban
Ton visage et le Nil déborde
Sur l'Égypte inondée

Traduit de l'arabe par Farès Sassine

Témoignages

Le pèlerin en 4L



© rns.ch

CHRÉTIENS D'ORIENT. PÉRIPLÉ AU CŒUR D'UN MONDE MENACÉ de Vincent Gelot, Albin Michel, 2017, 276 p.

Au moment où s'ouvre à l'Institut du monde arabe, à Paris, l'exposition *Chrétiens d'Orient, 2000 ans d'histoire*, fruit d'un partenariat entre l'IMA et L'Œuvre d'Orient, rencontre avec Vincent Gelot, qui travaille à l'antenne de l'association à Beyrouth, en charge des réfugiés, et dont le périple délirant à la rencontre des communautés chrétiennes, au Moyen-Orient, à travers l'Asie centrale et une partie de l'Afrique, est une des composantes importantes. *Le Livre d'Orient*, avec tous les témoignages qu'il a recueillis, et sa voiture, une antique 4L, y sont exposés.

« *La foi, dit la sagesse populaire, peut transporter des montagnes.* » Elle peut, en tout cas, bouleverser une destinée, transformer un banal étudiant en vrai baroudeur, lui faire prendre conscience d'un certain nombre de réalités, et l'inviter à s'installer en Orient, à faire sa vie au Liban. C'est en 2012 que Vincent Gelot, 23 ans à l'époque, un jeune Nantais, catholique « *sans plus* », découvre les chrétiens d'Orient. Après un parcours scolaire « *en dents de scie* » et un échec au concours de recrutement de l'école militaire de Saint-Cyr, ce passionné de photo entreprend un master 2 à Sciences Po Aix sur « *les photographes de l'Afghanistan en guerre* » et un master 1 de droit humanitaire à Nice,

dont l'un des semestres l'amène à Beyrouth, pour la première fois. Là, rue de Damas, il voit « *cette myriade d'églises chrétiennes, de tous les rites* ». Puis les réfugiés chrétiens qui ont fui l'Irak, Bagdad ou Mossoul, et dont le sort le « *touche profondément* ». En septembre, la venue du pape Benoît XVI au Liban lui apparaît comme un signe. Il décide de partir à la rencontre de ces communautés chrétiennes du Moyen-Orient, puis de l'Asie centrale ex-soviétique, jusqu'en Afghanistan, et d'une partie de l'Afrique, Éthiopie, Égypte, parfois serienes, souvent menacées, voire martyres comme les coptes.

Il monte un dossier pour trouver des fonds et des soutiens, en vain, à l'exception de L'Œuvre d'Orient, justement. En solitaire, il se lance dans « *un voyage initiatique à l'ancienne* », 60 000 kilomètres dans des conditions extrêmes, au volant de sa 4L Renault vintage baptisée « *habibimobile* », « *la voiture de l'amour* ». Un véhicule rustique, modeste, qui suscite immédiatement la sympathie, digne descendante de la Topolino de Nicolas Bouvier. Un igloo en hiver, un hammam en été. Sans compter les pannes. De Beyrouth à Jérusalem, pour la visite d'un autre pape, François, soit de l'automne 2012 à mai 2014, Vincent Gelot a accompli son vœu, sans faiblir. À son bord, outre son matériel photo, un objet exceptionnel, *Le Livre d'Orient*. Un gros volume fabriqué spécialement par des dominicaines en Bourgogne, afin de recueillir les témoignages, écrits,

dessins, photos, de tous les chrétiens rencontrés durant le voyage. François lui-même, finalement croisé à Rome en 2014, en a rédigé une page: « *Je rends grâce pour ces témoignages de l'Église en Orient, une Église qui a donné tant de saints, et qui souffre aujourd'hui.* » Le livre, émouvant, a souvent franchi les frontières en fraude, clandestinement. « *Au début, raconte Gelot, les gens hésitaient à y figurer, puis, au fur et à mesure, ils l'ont fait avec enthousiasme.* »

Après son retour en France, alors que Daech ravageait Mossoul, ou Ninive, il signe avec un éditeur, Albin Michel, pour un album très illustré qui raconte son voyage, *Chrétiens d'Orient. Périple au cœur d'un monde menacé*, et le rédige en accéléré, afin qu'il soit prêt pour l'exposition à l'IMA. Et puis il repart pour le Moyen-Orient, fin 2014. À Erbil, capitale du Kurdistan irakien, il anime la radio *al-Salam*, durant un an et demi. Aujourd'hui, il travaille pour L'Œuvre d'Orient et vit près de Jbaïl, avec femme et enfant. De son aventure, il n'est toujours pas revenu. « *C'était un rêve utopique, explique-t-il, avec Jérusalem, la Terre sainte, pour objectif final. Ni un pèlerinage, ni un reportage, un peu des deux, avec un côté funambule. Le projet, avec Le Livre d'Orient, m'a complètement dépassé. Et, bien sûr, j'en suis sorti profondément transformé.* » Cette aventure hors du commun, ce héros modeste devrait maintenant l'écrire, à tête reposée, dans un autre livre.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Et au milieu des ruines... une parenthèse

LES PASSEURS DE LIVRES DE DARAYA: UNE BIBLIOTHÈQUE SECRÈTE EN SYRIE de Delphine Minoui, Seuil, 2017.

Depuis le début du conflit syrien, les publications se succèdent, sans toujours apporter un regard neuf et, malheureusement, suscitant une certaine usure, voire lassitude d'un public plus toujours au rendez-vous!

Vous allez vous demander alors ce que peut apporter un énième ouvrage ayant encore pour toile de fond la guerre en Syrie! Pour répondre sans détour, ce n'est pas un énième ouvrage qui finira par se perdre dans les rayons des librairies, noyé sous la profusion de publications d'une rentrée littéraire.

Avec *Les Passeurs de livres de Daraya*, Delphine Minoui partage avec nous sa découverte d'un groupe de jeunes rebelles, coincés entre ce qui reste des murs encore debout de la ville de Daraya, ayant choisi, au péril de leur vie, de mener parallèlement à la lutte armée un tout autre combat. Mais quel combat? Aussi surprenant que cela puisse paraître, il est question de sauver les livres abandonnés par leurs propriétaires foudroyés par la machine de guerre ou ayant fui; des livres perdus dans les ruines d'appartements vides et éventrés, avec cette idée folle d'édifier une bibliothèque clandestine!

Le dernier livre de Delphine Minoui est un appel ultime à sauver ce qui reste de la civilisation, cette part d'humanité enfouie en chaque être. À travers les ouvrages recueillis, c'est un peu de dignité que retrouvent ces combattants... Mais cela va bien au-delà: c'est une fenêtre ouverte sur l'idée, même fugace, d'un futur « possible », l'imaginaire, l'espoir de voguer un jour vers d'autres horizons. Ces hommes, dont le destin a été brisé, contribuent à rebâtir un monde en laissant s'exprimer leur sensibilité et leur soif de connaissance.



D.R.

Comme le rappelait Saint-Exupéry, il suffit qu'un seul homme se lève pour qu'il soit suivi. Combien d'autres bibliothèques secrètes ont vu le jour avant de disparaître dans l'oubli? Tant qu'il y aura des passeurs de livres, l'aspiration à un monde meilleur et à des lendemains heureux résistera face à la barbarie « *comme une fragile respiration dans les interstices de la guerre* ».

Ce livre est un vibrant hommage rendu à ces figures anonymes qui pour beaucoup ne sont plus que l'ombre d'elles mêmes.

Cette rencontre avec l'histoire hors du commun d'une bibliothèque secrète, Delphine Minoui la doit au « hasard » d'une navigation sur les réseaux sociaux... la page Facebook de *Humans of Syria*, un collectif de photographes syriens. Son attention s'est portée sur la photo d'une bibliothèque secrète à Daraya, ville martyre qui a tant fait couler d'encre et pourtant nous paraît si lointaine, perdue dans les fracas des bombardements. Après moult recherches, Delphine finit par retrouver l'auteur de cette photo: un certain Ahmad. Il sera son guide!

Cette bibliothèque, trouvant sa place



dans le sous-sol d'un immeuble, est devenue une sorte de citadelle, un havre de paix, même pour quelques heures, quelques minutes. Ahmad, comme tant d'autres, a été propulsé du jour au lendemain sur le champ de bataille d'une guerre sans nom. Ils sont bientôt une quarantaine de bénévoles embarqués dans cette aventure hors du commun... Ahmad, Abou el-Ezz, « *Ustex* », Omar Abou Anas et tous les autres n'ont pas hésité à défier les lois de la guerre et de la folie aveugle. Chacune des collectes de livres procure à ces hommes en armes un plaisir infini... Qui l'eut cru? À travers cette bibliothèque de fortune, n'est-ce pas un peu de sagesse qui l'a emporté? Ne serait-ce qu'un instant...

Ces « trésors » devenus source de vie sont aussi un moyen de contourner le livre si souvent rattaché à la propagande politique. Le livre comme fabrique du récit officiel, parade du mensonge d'État, a cédé sa place au livre Libérateur. On va bien au-delà du romanesque. Et la réalité n'est pas toujours là où on l'attend!

Pas question de réduire au silence cette histoire aussi insolite qu'improbable, défiant la mort. Pour Minoui, « *écrire, c'est recoller les bouts de vérité pour faire entendre l'absurdité* ». Elle sera en quelque sorte le témoin de ces instants de vies, du projet fou d'une bibliothèque qui, bien qu'éphémère, restera gravée dans les mémoires de ces aventuriers d'un autre temps.

CAROLE ANDRÉ-DESSORNES